



• **Présentation de la Fondation Dominicaine Internationale**

La Fondation Dominicaine Internationale (FDI) est une organisation fondée au début du 21^{ème} siècle pour mieux servir la mission globale de prédication et d'enseignement de la Parole de Dieu par les Dominicains, l'Ordre des of Prêcheurs. L'organisation est composée de laïcs, de frères et sœurs religieux, et de prêtres d'Amérique du Nord inspirés par le zèle évangélique de St. Dominique pour prêcher, bénir et prier Jésus Christ dans notre vie et accepter la mission de notre Seigneur de propager l'évangile sur terre.

Fondée en 2002, la FDI est une organisation 501 (c) (3) qui fournit une aide financière essentielle aux programmes d'éducation Dominicains à Jérusalem, Rome, Le Caire et dans d'autres villes du monde. Sans ce support, l'enseignement du Christ dans ces régions diminuerait. De nos jours, la FDI continue sa mission pour répandre l'Évangile du Christ et le charisme de St. Dominique à travers la gestion de projet importants qui répondent à des lignes directrices strictes en termes culturels, d'éducation et de religion.

Lors de sa réunion annuelle, à Atlanta, le 12 juin 2012, le Conseil de la FDI a débuté une nouvelle phase dans son organisation. Le Conseil a accueilli son nouveau Directeur Général, S.E. Edward Cardinal Egan, (Cardinal Émérite de la ville de New York) et son nouveau Président, le Fr. Michael Demkovich, OP. Le Conseil de la FDI est un projet de collaboration entre des évêques, des Provinciaux Dominicains, des frères et des sœurs, des religieux et des laïcs, pour soutenir financièrement des projets spéciaux de l'Ordre.

Les Projets de la FDI

Les projets de la FDI touchent l'essence de ce qui caractérise les Dominicains et l'Église Catholique. L'École Biblique de Jérusalem est notre premier centre d'études bibliques et archéologiques, nous enracinant dans la parole de Dieu depuis 1890 (www.ideo-carlo.org). L'Université Pontificale de St. Thomas d'Aquin (Angelicum) à Rome sert la Foi Catholique pour les études théologiques et philosophiques (www.pust.it). Dès les années 50, l'Institut Dominicain des Etudes Orientales (IDEO), avec le projet du Caire, a privilégié la prédication Dominicaine et l'évangélisation dans sa recherche de dimensions spirituelles et religieuses de l'Islam (www.ebaf.info).

En tant que suivi de ces projets, la FDI organise régulièrement, grâce aux donations pour l'éducation faites par les frères et les professeurs, des pèlerinages, des mises à jour sur le statut des projets et des excursions vers des lieux intéressants, par exemple : au Caire où il est possible de visiter l'Institut d'Etudes Orientales et de faire une croisière sur le Nil jusqu'aux temples anciens ; à l'Ecole Biblique de Jérusalem, pour visiter les lieux saints et aller jusqu'en Galilée et à la Mer Morte pour en savoir plus sur les Parchemins de la Mer Morte ; à l'Angelicum à Rome, où il est possible d'avoir de brefs cours par des professeurs renommés sur l'Église d'aujourd'hui, l'art à Rome, les musées du Vatican, Sainte Sabine et d'autres merveilleux sites dominicains.

Les Associés de la FDI (« *IDF Associates* »)

Les "Associés de la FDI" a été fondé en juin 2008 avec un groupe sélectionné de sympathisants, à la fois laïcs et religieux, formé pour soutenir les projets Dominicains dans le monde, et pour aider les Dominicains à apporter partout la bonne nouvelle de Jésus Christ.

En tant que membres, les associés pourront:

- Toujours être rappelés de façon spéciale dans les prières et les Messes des frères Dominicains.
- être invités aux festivités conduisant aux célébrations du 800^{ème} anniversaire à Rome en 2016.
- Recevoir les informations sur les opportunités de participer aux pèlerinages annuels de visite des projets de la FDI.
- Recevoir automatiquement les bulletins avec les rapports et les photos des projets de la FDI.

Actuellement, l'objectif de la FDI est d'engager 800 Associés pour la commémoration du 800^{ème} anniversaire de la fondation de l'Ordre des Prêcheurs par St. Dominique, en 1216. Ces Associés devraient donner au moins \$100 annuellement à la FDI.

L'année dernière la FDI a pu accorder environ \$270,000.00 de subventions grâce au généreux soutien de personnes du monde entier. Ces fonds ont été utilisés pour des bourses et des fondations à l'Angelicum, pour les projets de l'Ecole Biblique et le développement d'une bibliothèque et de technologies de l'information à l'IDEO du Caire.

Indépendamment du fait d'être un Associé, il y a deux autres façons de contribuer aux projets de la FDI;

- Vous pouvez nous envoyer un chèque, à l'adresse mentionnée dans le fichier PDF ci-joint.
- Vous pouvez faire un don à travers le système PayPal qui est un service sûr utilisé par la FDI pour recevoir des donations en ligne. Pour faire un don par PayPal, [cliquez ici](#)

Si vous voulez envoyer une contribution par courriel, déchargez le formulaire à partir du lien suivant [cliquez ici: IDF Formulaire de Donation](#).

Le formulaire peut être envoyé par courrier à l'adresse suivante :

International Dominican Foundation
1 Galleria Blvd., Suite 710-B
Metairie, LA 70001
USA

• A l'origine de la devise olympique

Les jeux Olympiques issus de la tradition antique grecque ont été recréés du côté de Grenoble, au petit séminaire de Rondeau dès 1832, année bissextile. Il s'agissait, tous les quatre ans, d'associer à diverses épreuves sportives la mise en valeur de la culture classique. Organisé par les élèves eux-mêmes, tout y était déjà : charte olympique, cérémonie d'ouverture et de clôture, épreuves, remise de médailles. Un des collégiens s'y fait remarquer en 1855 en remportant plusieurs victoires : Henri Didon, âgé alors de quinze ans. Il devient religieux dominicain en 1856.

Ordonné prêtre, il est alors connu comme un prédicateur d'envergure, défenseur de la « régénération de la France », féroce pourfendeur des « éternels réactionnaires », ami de Flaubert, de Maupassant, de Pasteur, proclamant que le vrai nom de l'antisémitisme est la « paresse ». Il est exilé une année en Corse à cause de son refus public d'obéir à la hiérarchie...

En 1890, année de la publication de sa « Vie de Jésus » au succès international, il est nommé chef d'établissement de l'école dominicaine d'Arcueil, près de Paris. Il y instaure les Jeux Olympiques qu'il avait connus à Rondeau dans sa jeunesse.

En 1891, il rencontre Pierre de Coubertin qui lui demande de participer à un projet de tournois sportifs entre les écoles catholiques et laïques. Le père Didon se lance dans l'aventure et en 1891, lors de la première compétition, il invente la devise : « citius, altius, fortius », « plus vite, plus haut, plus fort » qui s'adresse aussi bien à l'athlète qu'à l'intellectuel et en premier lieu au croyant dans son élan de foi vers Dieu. Il l'explique ainsi : « dans la vie ce ne sont pas tant les jarrets qui vous trahissent, que le manque d'ambition ». Cette devise est celle du premier congrès Olympique de 1894. Au congrès d'Athènes de 1896, on lui demande de dire la messe. Son génie oratoire lui inspire le fameux : « l'important n'est pas de gagner, mais de participer ! » Jusqu'à sa mort, en 1900, il est un infatigable voyageur et l'apôtre de ses principes pédagogiques. Il disait aux parents d'élèves : « si vous préférez les systèmes d'éducation passive, n'oubliez pas leurs insuffisances, et souvenons nous qu'il y a plus de gloire à former un homme libre et de forte initiative que cent hommes dociles et incapables de se conduire eux-mêmes. »

Pierre de Coubertin retiendra de sa collaboration fructueuse avec ce prêtre éducateur vigoureux et non-conventionnel, un projet audacieux de formation de l'humain qui passe par le sport et la compétition, projet fait de liberté, de créativité et de rencontres hors frontières.

Dès 1920, aux Jeux Olympiques d'Anvers, vingt ans après la mort du dominicain, cinq anneaux enlacés aux couleurs des drapeaux du monde, rappellent cet idéal.

D'après dominicains.net

• Formation au sacerdoce

entre sécularisme et modèles ecclésiaux

Le 28 mai s'est tenu à Rome la rencontre annuelle des Recteurs de séminaires pontificaux. Voici quelques extraits du discours de Mgr Jean-Louis Bruguès, secrétaire de la Congrégation pour l'Éducation catholique.

Attachés par vocation à la formation du Clergé et soucieux de celle des nôtres, ces orientations nous intéressent particulièrement qui posent des questions tout à fait actuelles..

Il est toujours hasardeux d'expliquer une situation sociale à partir d'une seule interprétation. Pourtant certaines clés ouvrent plus de portes que d'autres. Depuis longtemps, j'ai pensé que le terme de sécularisation était devenu un terme clé pour penser aujourd'hui nos sociétés, mais aussi notre Église. La sécularisation représente un processus historique fort ancien, puisqu'il est né en France au milieu du XVIII^e siècle, avant de s'étendre à l'ensemble des sociétés modernes. Toutefois, la sécularisation de la société varie beaucoup d'un pays à l'autre. En France ou en Belgique, par exemple, elle tend à bannir les signes d'appartenance religieuse de la sphère publique et à ramener la foi à une affaire privée ; on observe la même tendance, mais moins marquée en Espagne, au Portugal et en Grande-Bretagne. Aux États-Unis, en revanche, elle s'accorde volontiers avec l'expression publique des convictions religieuses ; nous l'avons encore vu avec les dernières élections du Président. Depuis une dizaine d'années a surgi parmi les spécialistes un débat fort intéressant : il semblait acquis jusqu'alors que la sécularisation à l'euro-péenne constituait la règle et le modèle, tandis que l'américaine faisait figure d'exception. Or, nombreux sont ceux qui, avec Habermas, par exemple, pensent que l'inverse serait plus juste et que, dans l'Europe «post-moderne» où nous entrons, les religions joueront un nouveau rôle social.

Repartir du catéchisme

Quoiqu'il en soit de sa forme, la sécularisation a provoqué dans nos pays un effondrement de la culture chrétienne. Les jeunes qui se présentent dans nos maisons de formation ne connaissent plus rien ou presque de la doctrine catholique, de l'histoire de l'Église et de ses usages. Cette inculture généralisée nous oblige à effectuer des révisions importantes dans la pratique jusqu'alors suivie. Je n'en mentionnerai que deux ici :

– Il me paraît indispensable de prévoir pour ces jeunes un temps (une année ou davantage) de formation initiale, de «mise à niveau», de type à la fois catéchétique et culturel. Les programmes peuvent être conçus de manière diverse, en fonction des besoins propres au pays. Pour ma part, j'imaginerais volontiers une pleine année d'assimilation du Catéchisme de l'Église catholique qui se présente comme un compendium très complet.

– En second lieu, il nous faut sans doute réviser nos programmes de formation. Les jeunes qui viennent à nous savent qu'ils ne savent pas ; ils sont humbles et désireux d'assimiler le message de l'Église. On peut vraiment travailler avec eux. Leur inculture offre cet aspect positif : ils ne véhiculent plus avec eux les préjugés négatifs de leurs aînés. C'est une chance. Nous avons donc à bâtir sur une tabula rasa. Voilà pourquoi je plaide pour une formation théologique synthétique, organique et visant à l'essentiel. Ce qui implique de la part des enseignants et des formateurs le renoncement à une formation initiale marquée par un esprit critique (comme ce qui fut le cas pour ma génération où la découverte de la Bible et de la doctrine a été parasitée par un esprit de critique systématique), et à la tentation d'une spécialisation trop précoce (précisément parce qu'il manque à ces jeunes le background culturel nécessaire).

Permettez-moi de vous confier quelques questions que je me pose en ce moment. On a mille fois raison de vouloir donner aux futurs prêtres une formation complète et de haut niveau. Comme une mère attentive, l'Église rêve du meilleur pour ses futurs prêtres. Pour cela, les cours se sont ajoutés les uns aux autres, au point d'alourdir les programmes d'une manière que je crois exagérée. Vous avez sans doute perçu le risque de découragement chez plusieurs de vos séminaristes. Une perspective encyclopédique est-elle bien adaptée à ces jeunes qui n'ont guère reçu de formation chrétienne de base ? Cette perspective n'a-t-elle pas provoqué une «fragmentation» de la formation, une accumulation des cours et une perspective exagérément historicisante ? Est-il nécessaire, par exemple, de donner à des jeunes qui n'ont jamais eu de catéchisme une formation poussée dans les sciences humaines, ou dans les techniques de communication ? Je conseillerai de choisir la profondeur plutôt que l'étendue, la synthèse plutôt que l'éparpillement dans le détail, l'architecture plutôt que la décoration. Autant de raisons, vous le devinez, qui me donnent à croire que l'apprentissage de la métaphysique, si ingrat soit-il, représente le préalable absolument indispensable à l'étude de la théologie. Ceux qui viennent à nous ont souvent reçu une solide formation scientifique et technique, ce qui est une chance, mais leur manque de culture générale ne leur permet pas d'entrer de plain pied dans la théologie.

La sécularisation

À plusieurs reprises, j'ai parlé des générations, de la mienne, de celle qui m'a précédé, des générations suivantes. C'est pour moi le nœud de la situation présente. Certes, le passage d'une génération à l'autre a toujours posé des problèmes d'adaptation, mais ce que nous vivons aujourd'hui est tout à fait particulier. Là encore, le thème de la sécularisation devrait nous aider à mieux comprendre. Comme je le disais un peu plus tôt, celle-ci représente un phénomène historique fort ancien, puisqu'il compte déjà plus de deux siècles, mais il a connu une accélération sans précédent au cours de la décennie 1960. Pour les hommes de ma génération, et davantage encore pour mes prédécesseurs, qui sont souvent nés et ont grandi en milieu chrétien, elle a constitué une découverte essentielle, la grande aventure de leur existence. Ils en sont donc venus à interpréter l'«ouverture au monde» réclamée par le concile Vatican II comme un passage à la sécularisation. De fait, nous avons vécu, ou même favorisé, une auto-sécularisation extrêmement puissante dans la plupart des Églises occidentales. Les exemples abondent : les croyants sont prêts à s'engager au service de la paix de la justice et des causes humanitaires, mais croient-ils à la vie éternelle ? Nos Églises ont consenti un immense effort pour renouveler la catéchèse, mais cette même catéchèse ne fait-elle pas l'impasse sur l'eschatologie ? Nos Églises se sont engagées dans la plupart des débats éthiques du moment, mais parlent-elles du péché, de la grâce et des vertus théologiques ? Nos Églises ont déployé des trésors d'ingéniosité afin de mieux faire participer les fidèles à la liturgie, mais cette dernière n'a-t-elle pas perdu, en grande partie, le sens du sacré ? Notre génération, sans le savoir peut-être, n'a-t-elle pas rêvé à une «Église de purs», à une foi purifiée de toute manifestation religieuse, mettant en garde contre toute manifestation de dévotion populaire (processions, pèlerinages, etc.) ?

La confrontation avec la sécularisation de nos sociétés a profondément transformé nos Églises. Nous pourrions avancer ici, sans pouvoir le démontrer par manque de temps, que nous sommes passés d'une Église

d'appartenance dans laquelle la foi était donnée par le groupe de naissance, à une Église de conviction où la foi se définit comme un choix personnel et courageux, souvent en opposition même avec le groupe d'origine. Ce passage s'accompagne d'une variation numérique impressionnante. Les effectifs ont fondu dans les églises, dans la catéchèse, mais aussi dans les séminaires. Toutefois, le cardinal Lustiger avait démontré jadis, chiffres à l'appui, que le rapport du nombre des prêtres à celui des pratiquants effectifs restait toujours le même.

Nos séminaristes, comme nos jeunes prêtres, appartiennent eux aussi à cette Église de conviction. Ils ne viennent plus guère des campagnes, mais des villes, surtout des villes universitaires. Ils ont souvent grandi dans des familles divisées ou éclatées, ce qui laisse chez eux des traces de blessures et quelquefois une sorte d'immaturation affective. Le milieu social d'appartenance ne les porte plus guère : ils ont choisi d'être prêtres par conviction et renoncent de ce fait à toute ambition sociale (ce que je dis là ne vaut pas partout ; j'ai connu des communautés africaines où la famille ou encore le village portaient littéralement des vocations écloses en leur sein). Ils offrent de ce fait un profil plus déterminé, plus individualiste et plus courageux. À ce titre, ils ont droit à toute notre estime.

Ouverture au monde avec le passage à la sécularisation

La difficulté sur laquelle je voudrais attirer plus particulièrement votre attention dépasse donc le cadre d'un simple conflit de génération. La mienne, je le répète, a identifié l'ouverture au monde avec le passage à la sécularisation pour laquelle elle a éprouvé une sorte de fascination. Les plus jeunes sont nés dans la sécularisation, elle représente leur milieu naturel, ils l'ont assimilée avec le lait de leur nourrice : ils cherchent avant tout à prendre leur distance avec elle, et revendiquent leur identité et leurs différences. Il existe désormais dans l'Église européenne, peut-être aussi dans l'Église américaine, une ligne de partage, peut-être de fracture, variable certes d'un pays à l'autre, entre ce que j'appellerai un «courant de composition» et un «courant de résistance». Le premier fait observer qu'il existe des valeurs à forte densité chrétienne dans la sécularisation, telles que l'égalité, la liberté, la solidarité, la responsabilité, et qu'il doit donc être possible de composer avec elle et de trouver des domaines de coopération. Le second courant invite au contraire à prendre ses distances avec elle. Il estime que les différences ou les oppositions, surtout dans le domaine éthique, se feront de plus en plus marquées. Il propose donc un «modèle alternatif» au modèle dominant, et accepte de jouer le rôle d'une minorité contestatrice. Le premier courant a été prédominant dans l'après-Concile ; il a fourni la matrice idéologique des interprétations qui se sont imposées à la fin des années 1960 et durant la décennie de 1970. Les choses se sont inversées à partir des années 1980, notamment – mais non pas exclusivement – sous l'influence du Pape Jean-Paul II. Le courant de la composition a vieilli, mais ses tenants détiennent encore des postes clés dans l'Église. Le courant du modèle alternatif s'est considérablement renforcé, mais il n'est pas encore devenu dominant. Ainsi s'expliqueraient les tensions du moment dans plusieurs Églises de notre continent.

[...] Les universités catholiques se répartissent aujourd'hui selon cette ligne de partage : certaines jouant la carte de l'adaptation et de la coopération avec la société sécularisée, quitte à prendre une distance critique vis-à-vis de tel ou tel aspect de la doctrine ou de la morale catholiques ; d'autres, d'inspiration plus récente, mettent l'accent sur la confession de la foi et la participation active à l'évangélisation. Il en va de même avec les écoles catholiques.

Il en va encore de même, pour retrouver notre sujet, avec la physionomie de ceux qui frappent à la porte de nos séminaires ou de nos maisons religieuses. Les candidats de la première tendance se sont faits de plus en plus rares, au grand regret des prêtres des générations plus anciennes. Les candidats de la seconde tendance sont devenus aujourd'hui plus nombreux que les premiers, mais ils hésitent à franchir le seuil de nos maisons, car ils n'y trouvent guère ce qu'ils recherchent. Ils portent un souci d'identité (avec un certain mépris, on les qualifie parfois d'«identitaires») : identité chrétienne (en quoi devons-nous nous distinguer de ceux qui ne partagent pas notre foi ?) et identité du prêtre (tandis que l'identité du religieux est plus facilement perceptible). Comment favoriser une harmonie entre des formateurs qui appartiennent souvent au premier courant et les jeunes qui relèvent du second ? Les formateurs vont-ils se cramponner à des critères d'admission et de sélection qui datent de leur temps, mais ne correspondent plus aux aspirations des plus jeunes ? On me racontait le cas d'un séminaire français où les adorations du Saint-Sacrement avaient été

bannies depuis une bonne vingtaine d'années, car jugées trop dévotionnelles : les séminaristes ont dû ferrailer pendant plusieurs années pour leur rétablissement, tandis que quelques formateurs préféraient démissionner devant ce qu'ils jugeaient comme un «retour en arrière». En cédant aux demandes des plus jeunes, ils éprouvaient l'impression de renier ce pour quoi ils s'étaient battus durant leur vie... Quand j'étais évêque, j'ai connu des difficultés semblables quand des prêtres plus âgés – ou même des communautés paroissiales – éprouvaient les plus grandes difficultés à honorer les aspirations des jeunes prêtres qui leur étaient confiés.

[...] Je voudrais vous dire que je comprends les difficultés que vous rencontrez dans votre ministère de recteurs. Plus que le passage d'une génération à une autre, vous avez à assurer harmonieusement le passage d'une interprétation du Concile à une autre, peut-être d'un modèle ecclésial à un autre. Votre position est délicate, elle aussi essentielle pour l'Église.

• Souffrance et bonheur du corps chrétien

de François Mauriac à Jean-Paul II

En 1928, au milieu du chemin de sa vie, François Mauriac traverse une crise spirituelle sans précédent : « Pendant deux ou trois ans, écrira-t-il, je fus comme fou. Presque rien n'en apparaissait au-dehors. Les raisons épisodiques de cette folie en recouvraient de plus obscures, nées à l'intersection de la chair et de l'âme [...]. J'errais à travers Paris, comme un chien perdu, comme un chien sans collier »¹. Souffrances du chrétien et Bonheur du chrétien témoignent de cette crise et de la manière dont elle fut résolue par « une sublimation de la passion amoureuse qui en était la cause ou du moins l'occasion »². Dans le premier opuscule, Mauriac écrit : « Le christianisme ne fait pas sa part à la chair, il la supprime ». Dans le second, il se repent : « L'homme accusait l'auteur de la vie de ne pas faire sa part à la chair ; et l'auteur de la vie se venge en emportant cette âme et ce corps dans son amour, jusqu'à ce qu'il confesse que la loi de l'esprit est la loi même de la chair »³. En 1931, dans une nouvelle édition, l'écrivain réunit les deux textes, « bien que le premier ne corresponde plus à ce qu'il tient pour vrai maintenant » (SB, p. 113). Il y a donc bien, chez Mauriac, passage de « souffrance » à « bonheur », conversion d'un amour à un autre, qui d'ailleurs englobe le premier mais qui exige toujours le renoncement à la joie de la chair. « Après comme avant, la possibilité d'un amour charnel source d'un bonheur permis par Dieu n'est même pas envisagée »⁴. Cette version mauriacienne du renoncement ne vient-elle pas accréditer l'idée que le christianisme a jeté l'interdit sur le corps ? « Tant que dure la chair chrétienne, le corps paraît impossible, écrit le philosophe Michel Onfray. [...] La tradition judéo-chrétienne discrédite le corps heureux, joyeux, fier et libre dans son commerce avec lui-même et les autres »⁵...

Il est certain que Souffrances exprime une pensée chrétienne du corps mais qui n'est pas tout à fait doctrinalement juste. C'est celle du corps coupable de se laisser conduire par ses passions, celle de Racine et de la sainte bourgeoisie. Une compréhension authentiquement chrétienne du corps voudrait qu'on l'envisage d'abord « avec son sexe, sa masculinité et sa féminité, c'est-à-dire la faculté d'exprimer l'amour dans lequel l'homme-personne devient don et réalise le sens même de son être et de son 'exister' »⁶.

François Mauriac, pris dans l'étroitesse d'un système d'éducation et dans les aventures du cœur, ne pouvait penser un corps de don en relation avec la totalité de la personne et avec son destin. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'en avait pas l'intuition, de sorte qu'il puisse un jour écrire : « Le bonheur c'est d'être cerné de mille désirs, d'entendre autour de son corps craquer les feuilles »⁷.

François Mauriac et le mal au corps

« Nul n'a jamais haï sa propre chair », affirme saint Paul dans l'Épître aux Ephésiens (5, 29). Dans l'histoire chrétienne, on trouvera pourtant bien des exceptions à cette loi. Comme beaucoup de ses contemporains, l'auteur de *La Pharisienne* a d'abord pensé la chair et l'esprit comme des réalités séparées entre lesquelles le chrétien est tiraillé. Souffrances du chrétien, composé « en marge des Sermons de Bossuet et du Traité de la

concupiscence » (SB, p. 114), condamne l'attachement à « la fragile et trompeuse beauté des corps » (SB, p. 117), tout en protestant contre le devoir d'y renoncer : « Comment ne plus aimer ce que l'on aime ? Nous n'avons pas une âme pour désirer, une autre pour adorer, une autre pour aimer. C'est le même être en nous qui adore, et qui souhaite de posséder, d'êtreindre ce qu'il adore » (SB, p. 118). Le désarroi du chrétien Mauriac se fait lourd de reproches contre Dieu et de ressentiments contre la chair : « Le Dieu des chrétiens ne veut pas être aimé, il veut être seul aimé. Il ne souffre pas que nous détournions de Lui un seul soupir, tout autre amour étant une idolâtrie » (SB, p. 118). « Un corps vivant, non seulement nous cache Dieu, mais le singe : il en est la caricature. Le moindre fétu auquel nous demeurons attachés suffit à cacher Dieu ; mais même l'image que nous nous faisons de Dieu nous Le cache. Dieu ne se donne totalement qu'à la créature qui a tout anéanti au monde et en elle-même » (SB, p. 125). Dans ces outrances, il y a bien des vérités : les exigences de la chair ont quelque chose de totalitaire ; elles peuvent entraîner l'homme dans « cette brusque folie [de] tout renverser et de ne plus reconnaître d'autre loi que celle du désir »⁸ ; « La convoitise avilit l'être humain et finalement le détruit » (SB p. 127). Pour le chrétien, y céder est chose grave mais y renoncer ravive son angoisse. Il demeure « écartelé » (SB, p. 134) entre les passions et Dieu : « Tous les traités de théologie et de morale, les plus terribles sermons n'obtiennent d'un amant que cette honteuse plainte : 'Je ne peux pas, je ne peux pas ne plus aimer' » (SB, p. 130). Mais l'amour, même heureux, est un abîme de souffrances : « Un chrétien a le sentiment d'expié son amour à chaque seconde. Il trouve à sa disposition un immense capital de douleurs sans cesse accru et qui ne s'épuise pas » (SB, p. 121). L'amour charnel et la vie spirituelle sont incompatibles : « Une chair qui s'assouvit accompagne toujours un esprit incapable d'adhérer au surnaturel. Il peut exister dans le même homme des alternances de vie sensuelle et de vie spirituelle, mais ces deux vies ne coexistent jamais » (SB, p. 127). Les attirances secrètes, les désirs impossibles, les amours coupables conduisent à la tragédie, surtout lorsqu'il s'agit de « cet attrait des créatures inconnues, de ce goût de l'aventure et des rencontres de hasard »⁹. Du coup, Mauriac surenchérit dans la manie chrétienne de dramatiser la chair, si répandue dans la société puritaine et bourgeoise du XIX^{ème} siècle où le corps est tabou. « En ce temps-là, se rappelle-t-il, la pureté du cœur et du corps n'était pas une des vertus chrétiennes. C'était la Vertu. Quand on disait : 'la vertu, la sainte vertu', c'était de pureté qu'il s'agissait. Le scrupule des âmes scrupuleuses cristallisait autour des seuls manquements de cet ordre. Il est difficile de concevoir aujourd'hui ce monde d'avant Freud. Refoulement, complexes : quand j'étais un enfant, nos éducateurs étaient à mille lieues d'imaginer quel péril ces mots dénoncent. La vertu de l'enfance et de l'adolescence c'était d'ignorer ces choses, de n'en pas parler, bien sûr, mais même de n'y pas penser. [...]. Ignorer son propre corps. Il nous fallait vivre en union avec une bête féroce qui devait nous demeurer inconnue »¹⁰.

Les (mauvais) souvenirs d'enfance de François Mauriac se retrouveront dans la création romanesque. Ses personnages « expriment l'horreur d'une jouissance ignorée d'eux-mêmes, tandis que leurs plaies suppurent sous leurs vêtements strictement boutonnés [...]. Le refus du corps fait du corps une bête féroce et sournoise, le renard caché qui dévorait le foie de l'enfant spartiate »¹¹. Comme l'un de ses héros, Fabien Dézaymeries, Mauriac a voulu mater « son corps de boue »¹², le soumettre à cette éducation de la pureté qui s'est révélée « non seulement absurde mais dangereuse, très dangereuse »¹³. En effet, loin de porter remède aux difficultés des garçons, elle ne faisait qu'exciter les démons de la chair. Ignorer le corps, c'est ignorer qu'« une passion, depuis des années refoulée, prend pour s'assouvir le masque de l'esprit » (SB, p. 126) ; c'est ne pas reconnaître que, tôt ou tard, « au cri du désir contenu et jugulé, un cri universel répond d'évasion et d'assouvissement »¹⁴. Ainsi, au cours d'un séjour en Tunisie, sensible à « l'attrait de l'islam » dans lequel il voit « une religion praticable, [...] sans sacrifice démesuré, qui n'exige pas l'impossible, n'assassine pas la nature » (SB, p. 117), Mauriac envisage-t-il d'abandonner le christianisme et sa morale trop haute, inaccessible. Et s'il en accepte finalement la doctrine « dans toute sa rigueur » (SB, p. 128), tout son être s'insurge contre « l'inimaginable exigence de Dieu » (SB, p. 118).

Pour François Mauriac, le corps est donc à la fois désirable et redoutable, source de plaisir et de tourments, objet de fascination et d'effroi. Il incarne à ses yeux toutes les illusions de l'âme qui aime et les pièges de la beauté convulsive : « La volupté singe la mort : cette fausse agonie. Ce faux dernier hoquet ; ces corps étendus, immobiles et comme frappés de plaisir. Puis cette contrefaçon nous déçoit. La volupté devient la recherche des abords immédiats du néant » (SB, p. 140). A l'époque de Souffrances du chrétien, Mauriac cède volontiers à « une espèce de manichéisme » (Jacques Maritain) : divisé contre lui-même, il choisit de vivre dans cette division avec une certaine complaisance. En même temps, il n'est pas sans compter sur le miracle de la conversion : « Au bout de la passion, à travers la fumée et le feu, les pieds brûlés par la cendre,

mourant de soif, peut-être [le chrétien] finira-t-il par rejoindre Dieu. Il aura 'bouclé la boucle', retrouvé son point de départ, l'enfance pieuse, ses prières, ses scrupules, sa pureté » (SB, p. 121).

Bientôt, un nouveau Mauriac prendra ses distances avec le « jansénisme latent de ces pages » (SB, p.140) qu'il condamnera comme un demi-blasphème ; il reconnaîtra explicitement que sur les idées touchant les choses de la chair, il ne s'est pas seulement trompé, il a menti « en écrivant que le chrétien hait la chair puisqu'il la sanctifie, en fait le tabernacle de Dieu et lui promet la Résurrection. J'ai menti en disant qu'il condamne l'amour humain parce que Jésus-Christ est la preuve, le centre mystérieux où ceux qui s'ouvrent se rejoignent, se retrouvent sans souillure, sans honte, avec la certitude de s'aimer éternellement »¹⁵.

« Se donner, c'est la vocation de tous » (F. Mauriac)

« La chair nous humilie. C'est peut-être par là qu'elle nous peut le mieux servir. Mais il ne faut pas qu'elle nous désespère »¹⁶. Humilié par les exigences de la chair, Mauriac a voulu l'anéantir. Mais c'est lui qui fut finalement vaincu par la lassitude mortelle du corps. La lecture de Paul Claudel l'arrache au désespoir. « Claudel, qu'il place haut l'amour humain ! Ce qui lie Prouhèze à Rodrigue, c'est vraiment la part divine de leur être qui s'appelle, qui se cherche, qui tend à se posséder [...]. Renonçant à son amour, elle le garde à jamais. Si Prouhèze s'était donnée à Rodrigue, leur liaison eût fini comme toutes les liaisons dans l'accoutumance, dans l'ennui, peut-être dans le dégoût et peut-être dans la haine »¹⁷. Pour l'auteur du *Soulier de satin*, on ne possède vraiment que le corps auquel on renonce et Mauriac fait sienne cette affirmation qui se dégage de toute notre littérature : « L'amour humain s'altère, se corrompt et meurt dès que les amants prétendent renoncer au martyre d'être séparés » (SB, p. 148). Ici, le renoncement n'est plus inspiré par le dégoût mais par la « sacralité » de la chair : « Cette chair, il ne faut surtout pas la mépriser. Elle n'est pas l'ennemie dont on m'apprenait quand j'étais enfant à avoir honte et à avoir peur. Telle qu'elle est, elle a été sanctifiée par le Fils de l'Homme qui l'a revêtue »¹⁸. « Lorsque le Christ affirme qu'Il est une nourriture et qu'Il est la vie, Il l'est, à la lettre, pour ton corps. [...] Corps de l'homme, temple de l'Esprit qui ressuscitera au dernier jour. Cathédrale de chair où repose la chair du Seigneur ; et dès que la présence sacramentelle s'évanouit, le cœur charnel, cire vivante, en garde l'empreinte » (SB, p. 140-141). Dans *Bonheur du chrétien*, Mauriac fait ainsi rétractation, « il devient son propre hérésiarque, reconnaissant à la chair une sorte de pouvoir sacramentel »¹⁹, tandis que lui apparaît la bonté intrinsèque de l'acte de chair qui n'est pas un acte comme un autre et qui participe de l'infini. Il prend de plus en plus conscience de ce que nos actes impliquent pour autrui : dans le mouvement de la passion et dans l'acte sexuel, « nous entraînon avec nous beaucoup d'autres créatures. [...] Qu'en a-t-il coûté à ceux et à celles qui nous ont chéris ? C'est une question qui sera posée à chacun de nous. C'est là-dessus que nous serons jugés »²⁰. Dans l'attente de connaître l'amour qui veut le bien de l'autre, il porte un regard neuf sur la pureté : « La pureté n'est pas une vertu négative, elle ne consiste pas à suivre les règles morales d'un maître tatillon et pudibond [...]. Il faut être pur parce que le Seigneur le veut et que son amour ne souffre pas de partage - mais il faut être pur aussi pour être libre de se donner aux autres – car l'amour du Christ c'est l'amour des autres. [...] Se donner, c'est la vocation de tous. Pour se donner aux âmes, il faut renoncer aux corps, sauf à celui avec lequel nous sommes appelés à devenir une seule chair. Dure loi mais qui ne nous exile pas de l'amour, qui nous y introduit au contraire, qui fonde notre vie sur une double conquête spirituelle : la nôtre d'abord et puis celle des êtres que le Seigneur met sur notre route, non pour que nous abusions d'eux, mais pour que nous les sauvions »²¹.

En expliquant dans son *Ce que je crois* les raisons de ce renoncement à la chair pour « se donner aux âmes », Mauriac semble pressentir une notion qui devait apparaître dans la théologie catholique ultérieure, - notamment dans l'enseignement du pape Jean-Paul II -, sous les différentes appellations de « pédagogie », « spiritualité » ou « théologie » du corps de don.

Jean-Paul II et « la signification conjugale du corps »

La vision du corps de Karol Wojtyła a pour fondement philosophique le personalisme auquel il adhéra dès sa jeunesse. On en retrouve les principes dans sa thèse *Amour et responsabilité* (1962) et dans la constitution *Gaudium et spes* (1965) du concile Vatican II qui définit l'homme dans sa condition corporelle comme « un résumé de l'univers des choses qui trouvent en lui leur sommet » et qui « interdit à l'homme de dédaigner la

vie corporelle » (GS 14). Le personalisme est une philosophie de la « dignité de la personne humaine ». Il considère que le corps est une partie constitutive de l'être humain : « Le corps n'est pas seulement un objet de ce monde mais fondamentalement quelqu'un, la manifestation, le langage d'une personne, comme l'écrivait le théologien orthodoxe Olivier Clément [...]. Ni chose ni outil, mon corps c'est moi au monde, moi aux autres »²². Le corps est une épiphanie du moi. Il exprime la personne et renvoie à son entière existence. La « norme personaliste » élève le corps au niveau de la personne avec toutes les conséquences que cela entraîne dans le domaine de la bioéthique, de la sexualité, des droits de l'homme ou encore des conditions de vie ou de travail dégradantes pour l'être humain. Elle exige le respect de la personne dans son intégrité corporelle et psychique. Elle atteste que le corps ne peut jamais être considéré comme un « objet passif », une chose. Le personalisme s'oppose donc à l'utilitarisme qui fait du corps de l'autre un simple objet de jouissance ou de commerce, car la personne est par essence don et le corps signifie ce don. Chacun trouve ainsi sa vérité dans le don de lui-même à un autre et pas d'abord dans le plaisir qu'il en tire. Cette philosophie considère donc « les valeurs du corps et du sexe » mais comme étant « inséparables de la valeur de la personne »²³.

Dans les « Catéchèses du mercredi », de septembre 1979 à novembre 1984, Jean-Paul II reprend toutes ces intuitions. Semaine après semaine, il développe une « anthropologie du don » pour une « éducation de l'homme au point de vue du corps dans la pleine considération de sa masculinité et de sa féminité. Cette pédagogie peut-être entendue sous l'aspect d'une spiritualité du corps ; le corps en effet est donné comme tâche à l'esprit humain et [...] devient lui aussi un signe de la personne [...] et une authentique 'matière' dans la communion des personnes. En d'autres termes, enseigne Jean-Paul II, l'homme découvre, grâce à sa maturité spirituelle, la signification conjugale du corps »²⁴. Que signifie cette expression-clé de la théologie morale contemporaine ?

En premier lieu, la signification « conjugale » ou « sponsale » (qui est plus large que « conjugale ») du corps est la capacité du corps humain à exprimer un amour qui se donne dans la relation conjugale. Le don réciproque des époux rend en effet davantage visible l'essence même du corps humain comme corps de don. C'est en premier lieu dans le mariage, estime Jean-Paul II, que l'homme et la femme sont donnés l'un à l'autre « comme sujet unique, non susceptible d'être répété comme ego, comme personne »²⁵. C'est ce que signifie le deuxième récit de la Création en Genèse 2, 23 quand, à la vue de la première femme, le premier homme s'écrie : Elle est os de mes os et chair de ma chair. « C'est précisément du fond de sa solitude originelle, commente Jean-Paul II, que l'homme émerge dans la dimension du don réciproque dont l'expression - qui pour cela même est expression de son existence comme personne - est le corps humain dans toute la vérité originelle de sa masculinité et féminité. Le corps, qui exprime la féminité 'pour' la masculinité et, vice versa, la masculinité pour la féminité, manifeste la réciprocité et la communion des personnes. Il l'exprime dans le don comme caractéristique fondamentale de l'existence personnelle. Voici ce qu'est le corps : un témoin de la création en tant que don fondamental, donc un témoin de l'Amour comme source dont est né le fait même de donner. La masculinité-féminité - c'est-à-dire le sexe - est le signe originel d'une donation créatrice [...], d'un don vécu, pour ainsi dire, de la manière originelle. C'est avec cette signification-là que le sexe prend place dans une théologie du corps »²⁶.

La « signification conjugale du corps » ne concerne pas seulement le couple humain en tant que tel même s'il est une réalisation exemplaire de la loi du don. Chaque individu, quel que soit son état de vie, est invité à prendre conscience du sens conjugal de son corps. L'expression veut dire alors que l'être humain n'est véritablement humain que s'il vit en régime de don ; il ne peut se trouver et s'accomplir que par le don désintéressé de lui-même ; il ne réalise pleinement son essence qu'en existant pour quelqu'un. Comme le dit ailleurs Jean-Paul II dans une formule étonnante, « le monde humain est un environnement où, continuellement et de multiples manières [...] Dieu donne à l'homme un autre homme »²⁷.

« J'ai appris à aimer l'amour humain » (Jean-Paul II)

La théologie du corps de Jean-Paul II répond-elle aux questions de l'adolescent d'autrefois, troublé par ce qui se jouait en lui à la jointure de l'esprit et de la chair ? Elle y répond, d'une certaine façon, en dédramatisant la sexualité et en levant le tabou sur le corps. Le corps est bon en soi et il est normal que nous soyons attirés vers d'autres corps que le nôtre : ils nous attirent à eux en vertu de leur bonté naturelle que

saint Thomas d'Aquin présente comme participante de la bonté divine. L'enseignement de Jean-Paul II redit toute l'estime qu'une religion de l'incarnation et de la résurrection de la chair doit avoir pour le corps, car il « a été créé par Dieu et doit ressusciter au dernier jour » (GS 14). Mais cette estime se double d'une exigence : si l'on reconnaît que « l'instinct sexuel est un don de Dieu », la sexualité et l'amour demandent, quoiqu'on en dise, un apprentissage : « L'amour ne s'apprend pas et pourtant il n'existe rien au monde qu'un jeune ait autant besoin d'apprendre. Quand j'étais jeune prêtre, j'ai appris à aimer l'amour humain », confie le pape Wojtyła²⁸. Mais le discours de Jean-Paul II parle surtout à l'amour conjugal dont il entend refonder le caractère unique et exclusif dans une société sécularisée. Il laisse donc en suspend la question de « l'amour du semblable » qui n'est pas toujours de la pure amitié. La chair est parfois le lieu de tous les excès. Le corps peut représenter toute l'ambiguïté du monde. Il apparaît alors, selon l'expression paulienne, comme un « corps de mort » (Rm 7, 24) même si la plupart du temps il est exonéré de ses débordements car « le désordre moral ne vient pas en nous d'un corps bestial que ne maîtrise plus un esprit souverain, mais plutôt d'un esprit pervers qui profite d'un corps désarmé »²⁹.

Incontestablement, la « théologie du corps » de Jean-Paul II mérite d'être mieux connue : des anathèmes ont été levés, des tensions apaisées dans la conception catholique du corps. Mais le « corps chrétien » demeure toujours objet d'incompréhension. A l'épistémé chrétienne s'oppose de plus en plus une épistémé hédoniste ; à une métaphysique disqualifiée d'avance car idéaliste, nos contemporains préfèrent « une ontologie matérialiste qui part du corps, y revient et tâche de penser pour lui une acception nouvelle : son devenir faustien »³⁰.

Malheureusement, un corps faustien, - dont on peut faire n'importe quoi - , n'existe pas dans l'histoire, il ne résiste pas à l'épreuve de la vie ; il n'a rien à voir avec Dieu et ne nous suit pas non plus jusqu'au bout dans la résurrection. Ce corps provisoire est un corps imaginaire qui s'appuie sur l'idéalisation d'« un temps d'avant le judéo-christianisme plus heureux que ne le furent tous les après »³¹. Au contraire, le corps chrétien est un corps réel : blessé par le péché, il n'en est pas moins promis à la gloire dès sa venue au monde puisque « dans la temporalité mortelle du corps, une goutte d'éternité donne plénitude à l'instant où toutes nos veines s'emplissent d'existence »³². Cette acception du corps, propre au christianisme, n'est évidemment crédible que si celui-ci est vraiment ce qu'il est : une célébration de la Vie. Le christianisme n'est rien d'autre que « le mystère d'un Dieu qui nous atteint non pas d'abord par une prédication de sagesse ou un exemple de vertu, mais par la chair, par l'étreinte, faisant avec nous un seul corps à travers lequel veut circuler le sang de la vie divine »³³. Lucide, il se refuse donc à stigmatiser une chair bénie même s'il ne la croit pas totalement innocente. Parce que la chair c'est l'homme tout entier, dans sa limite de créature et dans sa fragile liberté, il est bon pour elle de passer par « une refonte purifiante », condition première à « la rencontre avec la source dernière de la Bonté et de la Vérité. En un mot un contact avec l'Absolu. A ce contact, le corps est admis lui aussi. La foi chrétienne, parce qu'elle confesse la résurrection, ne juge pas le corps indigne de l'Absolu »³⁴.

fr. Joël-Marie Boudaroua, o.p.
Couvent de la Sainte-Baume, France

• La prédication évangélique et provençale de Marie-Madeleine

Un frère du couvent Sainte Marie-Madeleine

Servir la grâce du lieu de la Sainte-Baume

Tout commence à partir de la rencontre du Christ ressuscité avec Marie-Madeleine. « Ne me retiens pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père. Mais va trouver mes frères et dis-leur: je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. Marie de Magdala vient annoncer aux disciples qu'elle a vu le Seigneur et qu'il lui a dit cela. » Jn 20,17-18.

Et commence l'aventure... Je voudrais m'appuyer sur deux des peintures de la chapelle de l'Hôtellerie pour développer les deux types de la prédication évangélique et provençale de Marie-Madeleine.

1) Sa prédication aux marseillais, illustrée par la toile à droite

2) Sa prédication à la Sainte-Baume, illustrée par la toile qui lui fait face

1) Sur la toile située à droite, nous découvrons Marie-Madeleine juchée sur une pointe rocheuse, qui émerge au milieu de la baie de Marseille : elle brandit bien en avant et bien haut, la croix du Christ. De nombreuses embarcations de marins et de commerçants, grecs ou marseillais, interrompant leur labeur, l'écoutent avec une grande attention. Leurs esquifs se situent dans une plus ou moins grande proximité par à elle, la mer est calme.

Marie-Madeleine n'a pas hésité à braver le danger. De son exil contraint et forcé, elle a fait un voyage apostolique car, à l'imitation du Christ, sa vie nul ne la prend, mais c'est elle qui la donne. Elle est allée aux limites humaines de ce qui lui est possible pour faire entendre le message du Christ. C'est l'invitation du Ressuscité « Va dire à mes frères » qui la propulse sur ce petit rocher, car le Christ est son roc et son rempart. C'est sur lui et uniquement sur lui qu'elle s'appuie. C'est de lui que lui vient son assurance et l'autorité avec laquelle elle parle. Elle brandit la croix de Jésus-Christ, car ce n'est pas elle qu'elle annonce, mais le salut des pécheurs par la Croix. Elle témoigne de ce que le Christ a fait pour elle. Ici c'est elle qui prend les initiatives : elle va au devant de ses interlocuteurs, elle n'attend pas qu'ils viennent à elle, et finalement la justification de son voyage apostolique est là.

Elle a du longuement réfléchi avant de se décider, pour trouver le meilleur moyen de s'adresser à son auditoire. Ce rocher était la seule chose qui s'offrait à elle pour aller à la rencontre de ses auditeurs. Il a son efficacité, mais en même temps il la met dans une situation de risque et dans une grande précarité. Ce rocher va se révéler providentiel.

C'est une femme, sa voix est faible et ne porte pas, mais de la mer, et du danger qu'elle représente, elle va se faire une alliée : c'est la surface de l'eau qui va se charger de propager le son, sans qu'elle ait besoin de forcer sa voix. Et ce détail, auquel elle n'avait peut-être pas pensé, va donner à son acte une portée insoupçonnée. Ce qui aurait pu apparaître comme un inconvénient va se révéler un atout: l'éloignement des embarcations ! En effet son message va parvenir à toutes les oreilles, en respectant la distance que chacun établit par rapport à elle. Le message va parvenir aux proches comme aux lointains. La liberté souveraine de l'Esprit Saint, comme la liberté souveraine de l'homme, feront le reste. Notre prédication doit respecter ces données et laisser la place aux ressources insoupçonnées de la Providence, pour peu que nous lui soyons dociles.

À qui s'adresse-t-elle ?

À des marins, des pêcheurs et des commerçants, leurs barques sont chargées de victuailles et de poissons. Elle parle à un monde à qui on ne la fait pas : le pêcheur est un homme de calcul et d'évaluation, et un rien sceptique que la mer a rendu audacieux et endurant, rude et réaliste, qui sait humainement ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Ils sont subjugués par son courage et le contenu de son expérience. Touchés de voir les risques qu'elle a pris : elle est venue seule pour les affronter, pendant qu'ils étaient occupés à traiter leurs affaires. Rien de plus difficile que de déranger quelqu'un dans ces moments-là. Ils voient qu'elle est tout abandonnée à Dieu pour transmettre son message. Elle a réussi à trouver le chemin de leur cœur.

Marie-Madeleine, modèle de notre prédication

Quel que soient les moyens que nous mettons en œuvre pour annoncer l'Évangile, ils sont condamnés à l'échec s'ils ne laissent pas transparaître notre pauvreté et notre faiblesse. Ces moyens ne doivent jamais recouvrir pauvreté et faiblesse. N'ayons pas peur non plus des obstacles ou des difficultés qui se présentent et que le Seigneur peut retourner en atout pour peu que nous restions attentifs à sa Présence. Rappelons-nous ce qui est arrivé au père Carré, lors de sa première prédication dans la chaire de ND de Paris: un trou de plusieurs minutes alors qu'il se préparait à s'élancer : c'est en levant les yeux vers le vitrail de Notre Dame que celle-ci lui rendit la mémoire.

Montenard, Sainte Marie Madeleine à l'entrée de la grotte contemplant le pays au lever du jour²) La deuxième toile à gauche, et face à la précédente, fait apparaître Marie-Madeleine dans un tout autre contexte. Ici nous la découvrons sur le terre-plein devant la grotte. Elle est seule face au paysage qu'elle contemple, le regard tourné vers Marseille. Elle a quitté la Cité phocéenne, en remontant le cours de l'Huveaune, pour se retirer dans ce qui deviendra la Grotte de la Sainte-Baume. Le lieu est rude, voué à la solitude, dans un paysage majestueux.

Montenard, Sainte Marie Madeleine à l'entrée de la grotte contemplant le pays au lever du jour

Que s'est-il passé ?

Pourquoi Marie-Madeleine a-t-elle quitté la prédication de la place publique où l'annonce de l'Évangile était promis à tous les succès, pour se retirer dans cette montagne au paysage grandiose mais sauvage, pour ne pas dire hostile, loin des chaleurs du bord méditerranéen, et où elle va mener une vie érémitique ?

Oui, pourquoi ?

C'est que les plus grandes causes exigent à certains moments le silence et le retrait afin que le messager ne se prenne pas pour le message. Marie-Madeleine s'efface devant le Christ.

C'est que la grandeur de la mission qui lui a été confiée par le Christ, lui donne la mesure de la distance qu'il y a entre Dieu et elle. Cette mesure se calcule sur l'efficacité de la parole qu'elle annonce. « Éloigne-toi de moi, Seigneur, je suis un homme pécheur ».

C'est que la grandeur de ce que Dieu a fait pour elle la rend insatisfaite devant ce qu'elle fait pour le Christ, et elle veut s'unir davantage à lui en sa Passion.

C'est encore que la grandeur de ce que Dieu a fait pour elle, appelle le silence et l'action de grâces, car les mots, à eux seuls, sont impuissants pour exprimer le mystère qui ne peut s'achever que dans le silence habité par sa Présence.

Qu'on se rappelle l'expérience mystique de St Th. d'Aquin, vers la fin de sa vie. Devant la grandeur du mystère qu'il a contemplé et qu'il a donné à contempler, il découvre tout d'un coup que c'est le silence qui s'impose à lui devant ce mystère trop grand pour que les mots l'épuise.

Marie-Madeleine vient à la Sainte-Baume pour interioriser et approfondir sa relation au Christ mettant en œuvre ce qu'il lui a demandé au matin de la Pâque : « Ne me retiens pas ».

Désormais la vie de Marie-Madeleine sera une vie d'action de grâces, une vie de pénitence, une vie d'hospitalité. Ce sont les lieux eux-mêmes qui vont guider l'orientation de sa nouvelle vie. A vie nouvelle, prédication nouvelle !

Vie d'action de grâces : La beauté grandiose du panorama porte à l'action de grâces devant la création et ouvre à une autre action de grâces: le don fait à l'homme de l'incarnation : le salut apportée à l'homme sauvé par le Christ de la mort du péché : et enfin la lumière de miséricorde apportée par le Christ dans ses propres ténèbres. Le temps passé à la grotte va amplifier cette action de grâces. Trente ans dit-on ! Le temps, cette miséricorde donnée par Dieu pour qu'il puisse prendre toute la place en elle, poursuivre et achever ce qu'il a commencé.

Vie de pénitence : ici il n'y a que le soleil, la forêt, l'eau, l'altitude et la solitude. Il n'y a rien de ce qui fait les hochets et les joujoux de ceux qui se laissent tenter par les mirages de ce monde.

Il y a pénitence parce que il y a action de grâces : la pénitence découle de l'action de grâces. Pénitence du dépouillement radical qu'imposent les lieux. Rappelez-vous le père Vayssière aux Quatre Chemins ! Dépouillement extérieur qui conduit au dépouillement intérieur. Pour se laisser enrichir de la présence de Dieu qui est la source de tous bien : pour accueillir les biens qui ne passent pas ou même les biens qui passent et qui peuvent être nécessaires, mais qui relèvent dès lors de la pure bonté gracieuse de la Providence. Tout, absolument tout, est reçu de la main de Dieu, dans l'ordinaire monotone des jours. Monotonie qui s'efface peu à peu pour y lire les délicatesses que Dieu réserve jour après jour, à ceux qui se mettent sous sa conduite.

Pénitence du combat spirituel que l'on mène pour les pécheurs.

Alors la pénitence devient joyeuse d'être ainsi associée au grand dessein de Dieu.

Vie d'hospitalité : à Marseille elle avait pris les devants, elle allait vers les autres indistinctement, espérant que son message trouverait des cœurs bien disposés. Ici, à la Sainte-Baume, rien de tout cela, Marie-Madeleine ne fait que prier et qu'attendre ceux qui la cherche, qui ont entendu parler d'elle, et qui se retrouvent dans le chemin qu'elle a parcouru. Tous ceux qui sont en quête d'espoir : elle les écoute avec beaucoup de bienveillance. Comme le disait l'un de nos frères dans une prédication à la Sainte-Baume, il y a quelques années, la compassion du prêtre pour les pécheurs s'enracine dans l'expérience de son propre péché pardonné. Elle accueille tous ceux qui sont harassés, errants à la recherche du vrai berger. Ceux qu'elle accueille cherchent la lumière et l'espoir pour conduire leur vie noyée dans les passions de ce monde. Elle les encourage, elle les conseille, elle les ouvre et les prépare à rencontrer le Seigneur de toute miséricorde .

Servir la grâce du lieu ici va consister d'abord à vivre comme Marie-Madeleine, une vie d'action de grâces, une vie de pénitence, une vie d'hospitalité. La prédication sanctibalmienne des dominicains va consister à l'asseoir d'abord sur le socle de l'action de grâces, de la pénitence et de l'hospitalité. Tout ce que nous organisons doit partir de là : nous ne les attirons pas, nous n'allons pas vers eux : ils viennent ici pour être accueilli et servi par Marie-Madeleine : tout ce que nous faisons est uniquement destiné à permettre cette rencontre. Nous les accueillons au nom de Sainte Marie-Madeleine qui est assise aux pieds du Seigneur et qui écoutait sa parole. Servir la grâce du lieu s'exerce dans le silence et le recueillement de la prière, dans le consentement à ce combat où Jacob nous a précédé, et dans la discrétion de l'hospitalité due à la personne.

• 80 frères à la Sainte Baume

Tous les 2 ans, les frères de la Province de Toulouse se rassemblent pour 4 jours de rencontres et de réflexion. Cette édition 2012 avait lieu à la Sainte Baume et s'articulait autour de la présentation de grandes figures dominicaines qui ont marqué l'histoire spirituelle de la Province.

• Vers une meilleure communication dans l'Ordre

Au cours de la première semaine de juillet, les frères travaillant dans le domaine de la communication et appartenant aux différentes provinces de l'Ordre se sont réunis au Couvent de l'Annonciation, à Paris, pour débattre des différentes façons d'améliorer la communication au sein de l'Ordre, spécialement en ce qui concerne le site web.

L'un des points discutés à la réunion a été l'implication des frères provenant du monde entier et plus particulièrement d'Amérique du Nord, d'Afrique et d'Asie. L'équipe recherche des frères Dominicains spécialisés dans des secteurs variés de la technologie de l'information et de la communication pour travailler sur le projet OPTIC – « Order of Preachers for Technology, Information and Communication ».

Les frères ont débattu de la situation actuelle du nouveau site web de l'Ordre et des façons éventuelles de l'améliorer. L'objectif principal de l'équipe de communication est de rendre le site web aussi efficace que possible et d'impliquer plus de frères pour son bon fonctionnement. Le site web devrait être une véritable source d'informations sur l'Ordre en général et sur les différentes provinces et branches de l'Ordre. Il devrait donc fournir tous les documents officiels, ceux sur la prédication régulière, des renseignements multimédia et d'informations pour les vocations. L'équipe souhaite que le site web soit un lien entre tous les sites web Dominicains et vice versa. Le meilleur résultat de la réunion a été la rédaction d'un document de Politique Editoriale. Cette Politique définit et dirige les opérations de l'équipe plus particulièrement en ce qui concerne le site web officiel de l'Ordre.

Deux interventions ont été faites au cours de la réunion. La première de la part du fr. Augustin Laffay, OP, le nouveau Promoteur de l'Histoire et du Patrimoine de l'Ordre qui a envoyé une note planifiant la préparation du Jubilé de l'Ordre en 2016. Il souhaiterait que l'équipe collabore à l'élaboration d'un site consacré au Jubilé.

La deuxième intervention a été faite par le fr. Hervé Ponsot, OP qui est venu en personne pour parler du Projet BEST de l'Ecole Biblique de Jérusalem. Le projet vise à fournir un accès aux différentes versions de la Bible avec des notes sur les textes, les différents contextes et la perception que l'on peut en avoir. Le projet prévoit l'utilisation de l'anglais, du français et de l'espagnol et il sera disponible dans un premier temps sur Internet et ensuite comme Application pour les ordinateurs portables (« tablets »). Le fr. Hervé a demandé l'engagement de l'équipe dans ce projet.

L'équipe est dirigée par le Fr. Eric Salobir, OP, le Promoteur de la Communication dans l'Ordre. Les autres membres de l'équipe sont les frères Bonaventure Agbali, OP (Editeur Général du site web de l'Ordre et directeur de l'IDI), Lawrence Lew, OP (Province d'Angleterre), Dominique Raphael, OP (Province de Toulouse), Ivan Calvo, OP (Province d'Espagne). Ces frères sont aussi les Directeurs régionaux en fonction des langues parlées. Ils coordonnent aussi les activités d'autres collaborateurs de leur région. Bernard Perez, qui travaille à la Curie en tant que responsable du site web et Alan Rives qui vient de la Province d'Espagne et travaille aussi pour la Communication, étaient aussi présents à la réunion.

Tous les participants, ont unanimement trouvé que cette expérience a été très motivante et enrichissante. Le fr. Eric a fait de son mieux pour que les frères puissent bien travailler mais aussi se relaxer en organisant, après chaque session de « brainstorming », différentes visites intéressantes dans Paris. Le groupe espère que d'autres rencontres seront bientôt organisées.

• **Jubilé d'or de la présence dominicaine en Côte d'Ivoire**

La Vice- Province saint Augustin d'Afrique de l'Ouest a clôturé le jubilé d'or de la présence dominicaine des Frères en Côte d'Ivoire (1961- 2011) ce dimanche 22 juillet 2012 au couvent saint Dominique d'Abidjan.

La messe solennelle de clôture a été présidée par Son Excellence Monseigneur Jean- Pierre KUTWAN, Archevêque Métropolitain d'Abidjan (Côte d'Ivoire) en présence du frère Bruno Cadore, Maître de l'Ordre des Prêcheurs et de son Socius pour l'Afrique. Etaient également présents à cette messe, Monseigneur Pierre-Marie COTY, Evêque émérite de Daloa (Côte d'Ivoire), Son Excellence Jeannot AHOUSSOU KOUADIO, Premier Ministre de Côte d'Ivoire et plusieurs autres personnalités.

La grande Famille Dominicaine de Côte d'Ivoire, les chrétiens, amis et familiers des Frères arborant le pagne du cinquantenaire sont venus nombreux célébrer avec la quarantaine de frères au nombre desquels figure le frère Pierre Pirson, un ancien d'Abidjan venu de la Belgique pour la circonstance.

Cinquante ans c'est « l'âge de la maturité », a dit Mgr Kutwan qui, après avoir évoqué les acquis des frères et leur exprimé sa reconnaissance, a rendu hommage aux pionniers de la présence dominicaine en Côte d'Ivoire. L'Archevêque d'Abidjan a ensuite interpellé les frères à continuer leur mission dans le contexte actuel de la Côte d'Ivoire en annonçant à tous que « le temps de la joie peut commencer », que « Dieu a pitié de son peuple » et en étant des artisans de la Réconciliation, la Justice et la Paix comme nous le demande le Pape Benoît XVI dans *Africae Munus*.

Dans son mot de circonstance, le Maître de l'Ordre a exprimé sa grande joie et la gratitude de l'Ordre pour le travail accompli et à l'égard des premiers frères porteurs de l'amitié de Dieu. Célébrer le jubilé c'est « faire mémoire de l'histoire dont nous sommes héritiers » et aussi, « nous appuyer sur nos racines pour bâtir l'avenir », a-t-il dit en substance. Le souhait du frère Bruno pour ce jubilé est de voir les frères être « animés de l'insomnie de la compassion » et de faire des 50 prochaines années, « des années d'inquiétude pour la vérité. » Fr. Dans le cadre des festivités marquant la clôture du cinquantenaire, Son Excellence Monseigneur Jean- Pierre KUTWAN, Archevêque Métropolitain d'Abidjan (Côte d'Ivoire), ordonne diacres les frères: Ambroise M. K. SODOKIN, OP et Aurel Hugues G. da SILVA, OP. La Messe d'ordination a eu lieu le samedi 14 juillet 2012 à 9H00 en la cathédrale Saint Paul d'Abidjan. Portons nos frères dans nos prières.

Fr. Gabriel Samba, OP (AFRIDOMS FLASH N°007)

• **Le Père Lagrange, lumière pour la Nouvelle Évangélisation**

par fr. Manuel Rivero, o.p.

La vie et l'œuvre du serviteur de Dieu, le frère Marie-Joseph Lagrange (1855-1938), fondateur de l'École biblique de Jérusalem, peuvent devenir une lumière et une référence à l'heure où l'Église catholique s'évertue à renouveler son élan missionnaire, ses méthodes et son langage en célébrant le synode de la Nouvelle Évangélisation[1] et l'Année de la foi.

Brève biographie[2]

Albert Lagrange est né à Bourg-en-Bresse le 7 mars 1855, fête à cette époque de saint Thomas d'Aquin. Après avoir suivi la formation du petit séminaire d'Autun, il entreprit des études de droit à Paris qui furent couronnées par une thèse de doctorat. Séminariste pendant une année au grand séminaire d'Issy-les-Moulineaux, il entra comme novice dominicain pour la Province de Toulouse le 6 octobre 1879 au couvent

de Saint-Maximin (Var) dans le diocèse de Fréjus-Toulon. Le frère Hyacinthe-Marie Cormier, prieur provincial, béatifié par le bienheureux pape Jean-Paul II en 1994, lui donna l'habit de lumière de saint Dominique et le revêtit de sa propre ceinture en signe d'amitié.

En 1880, à la fin de son noviciat, il dut quitter la France pour le couvent de Salamanque avec tous ses frères dominicains suite aux décrets politiques contre les congrégations religieuses. Ordonné prêtre à Zamora le 22 décembre 1883, il put retourner à Toulouse en 1886 où il enseigna la philosophie, l'histoire de l'Église et l'exégèse biblique. En 1888, le frère Réginald Colchen, prieur provincial, l'envoya à l'université de Vienne pour parfaire sa connaissance des cultures et des langues orientales : hébreu, araméen, arabe, égyptien...

Choisi pour fonder l'École biblique de Jérusalem inaugurée en 1890, il créa aussi la Revue biblique en 1892. C'est à Jérusalem qu'il passa quarante-cinq années de sa vie au service de l'intelligence de la Bible.

Homme complet, unifié et illuminé par une vie de prière intense, il œuvra pour le salut des âmes en reliant la foi et la science ; l'esprit critique appliqué à l'histoire et l'esprit surnaturel ; les documents et les monuments ; la topographie et les textes bibliques.

De retour en France en 1935 pour des raisons de santé, il marqua par son exemple aussi bien les jeunes générations de dominicains que des universitaires d'Aix-en-Provence et de Montpellier.

Il partit vers le Père le 10 mars 1938 dans sa 83e année. Enseveli à Saint-Maximin, sa dépouille mortelle fut ramenée dans le chœur de la basilique Saint-Étienne de Jérusalem.

Sa cause de béatification est en cours. Serviteur de Dieu, il continue d'éclairer le chemin des chercheurs de Dieu par son intercession et par ses nombreux écrits.

Les nouveaux défis

À l'image des chrétiens d'aujourd'hui, le père Lagrange a dû relever des défis difficiles. Face au modernisme, philosophie rationaliste, qui réduisait la Bible au statut de simple production littéraire humaine sans origine divine, le père Lagrange a consacré sa vie dans la prière à l'étude scientifique et à l'enseignement de l'Écriture sainte.

Pour la foi catholique, le Saint-Esprit est l'auteur de la Révélation mais cette manifestation de la volonté de Dieu aux hommes est passée par l'inspiration des prophètes, des évangélistes et des apôtres, de manière telle que leur message était cent pour cent humain et cent pour cent divin. Loin d'être une dictée, la Révélation a tenu compte de la culture du peuple d'Israël. D'où l'importance capitale des médiations humaines pour accéder à la connaissance divine : les langues, les coutumes, l'histoire, les paysages, l'archéologie... Le Verbe s'est fait chair dans le sein d'une femme juive, Marie, et il a dévoilé la plénitude du mystère de Dieu que personne n'a jamais vu. « La Parole s'est faite chair dans des mots », comme aimait à le dire le théologien espagnol Cabodevilla[3].

C'est pourquoi le père Lagrange s'attachera à l'étude des langues modernes (anglais, allemand, italien), et anciennes. Au petit séminaire d'Autun, il connaissait déjà par cœur l'Évangile selon saint Luc en grec.

Le père Lagrange répondra à la critique scientifique par la critique scientifique. Fin connaisseur de l'exégèse allemande libérale et des philosophies rationalistes, il établira un dialogue précis et respectueux avec ceux qui rejettent la foi catholique et sa Tradition, c'est-à-dire sa transmission de la Parole de Dieu commentée par les docteurs de l'Église qui l'ont actualisée au cours de l'histoire. Ce faisant, il apprend à « prendre les taureaux par les cornes ». Soucieux du salut des âmes, le père Lagrange étudie, dialogue, répond, corrige et montre la voie. Disciple de saint Thomas d'Aquin, il ne s'acharne point sur les personnes qui prônent des

interprétations de la Bible opposées à la sienne, mais il relève les failles dans les démonstrations qui se veulent scientifiques.

Lors de la fondation de l'École biblique de Jérusalem le 15 novembre 1890, le père Lagrange crée aussi une école de théologie thomiste pour relier l'exégèse et la théologie. À Salamanque, pendant les quatre ans de sa formation théologique, le père Lagrange approfondit sa connaissance de la Somme théologique du Docteur Angélique. Par la suite, il continuera de citer saint Thomas d'Aquin dans ses commentaires de la Bible surtout à propos de la prophétie. Il arrive que des exégètes soient forts d'érudition linguistique mais faibles en théologie. Ce n'était pas le cas du père Lagrange qui trouva toujours un soutien sûr dans la pensée du « bœuf muet de Sicile », surnom qui lui était donné à cause de son amour du silence.

Faire du neuf

À Port-au-Prince (Haïti), en 1983, le pape Jean-Paul II développa le sens de la Nouvelle évangélisation, terme qu'il avait utilisé pour la première fois quelques années auparavant en Pologne : « La commémoration du demi millénaire d'évangélisation aura sa signification totale si elle est votre engagement comme évêques, unis à vos prêtres et fidèles; engagement non de ré-évangélisation mais d'une nouvelle évangélisation. Nouvelle par son ardeur, par ses méthodes, dans son expression »[4]. Il est significatif que cet appel à la Nouvelle évangélisation ait été lancé en Haïti où l'Église catholique perd beaucoup de ses membres au profit des sectes. En Amérique latine comme dans le reste du monde, les catholiques ont besoin d'un nouvel élan et de nouvelles approches pour annoncer la Parole de Dieu.

L'écrivain italien Giovanni Papini reprochait aux thomistes d' « avoir arrêté l'horloge de l'histoire au XIII^e siècle ». Marie-Joseph Lagrange a toujours été habité par une vision dynamique et progressive de l'histoire et de l'exégèse. Pour lui, la vérité était « une vérité en marche ». Dans son discours pour l'inauguration de l'École biblique de Jérusalem, il avait déjà entrevu le beau chemin à parcourir : « Dieu a donné dans la Bible un travail interminable à l'intelligence humaine et, remarquez-le bien, il lui a ouvert un champ indéfini de progrès dans la vérité »[5]. À la suite de saint Vincent de Lérins, le père Lagrange tenait à l'idée du développement de la connaissance de Dieu qui s'exprime dans les dogmes. Il ne s'agit pas d'un changement mais d'un progrès à la manière de la maturation du grain de blé qui devient épi ou de l'enfant qui parvient à l'âge adulte. D'une manière poétique, Juan Ramón Jiménez, Prix Nobel de littérature en 1956, reliait ainsi l'ancien et le nouveau : « Des racines et des ailes. Mais que les ailes s'enracinent et que les racines volent. » Cette découverte infinie de la vérité se trouve explicitée dans l'Évangile. Jésus exige du bon professeur qu' « il tire de son trésor du neuf et de l'ancien ». Le chrétien n'est pas un répétiteur ni la vie spirituelle un moule. « Chacun va à Dieu par un chemin virginal », s'exclamait le poète Léon Felipe. Il n'y a pas un seul évangile mais quatre approches différentes du mystère de la vie de Jésus et ces quatre évangiles vont engendrer une multitude de commentaires et d'approfondissement au cours de l'histoire de l'Église qui manifesteront la richesse inépuisable de la Parole de Dieu, transmise de génération en génération sous l'action de l'Esprit Saint.

La famille

La foi du père Lagrange a été façonnée dans la cellule familiale, « église domestique ». Sa mère Élisabeth Falsan, d'origine lyonnaise, l'avait imprégné de la spiritualité mariale à l'Immaculée Conception. Mère physique et mère spirituelle, Élisabeth tirait vers le haut l'âme de son fils l'appelant au sacrifice et au don de lui-même. La mère du père Lagrange montre l'importance de la maternité spirituelle.

Jadis la femme orientait l'homme vers l'Église alors que celui-ci s'en détournait ; comme le dit le grand poète italien Dante : « Je regardais Béatrice et Béatrice regardait Dieu. » Il allait à Dieu par la femme aimée, Béatrice, qui tournée vers le Seigneur, le conduisait au Ciel. Aujourd'hui, la femme accomplit moins cette mission d'engendrer à la vie de Dieu. En quelques dizaines d'années, la femme a expérimenté plusieurs

révolutions : le travail, la participation active à la politique, le contrôle médical de sa fécondité, la possibilité d'avoir des enfants sans rapports sexuels... L'absence de vocations à la vie religieuse féminine reflète aussi le changement de mentalité chez la femme qui se situe autrement que les générations précédentes dans la vie sociale et ecclésiale. Il importe de mettre en lumière la vocation de fécondité spirituelle de la femme, reléguée souvent à un plan secondaire par rapport à la réussite professionnelle et à l'épanouissement personnel dans les loisirs.

Claude Lagrange, le père, exerçait comme notaire à Bourg-en-Bresse. Il a laissé sur son fils la profonde empreinte de son dévouement fidèle et de son honnêteté.

Albert Falsan, oncle maternel et parrain, géologue, initia le futur exégète Lagrange à l'étude des strates géologiques, marteau à la main. Le fondateur de l'École biblique s'inspira de cet exemple pour scruter les strates des textes anciens sur le terrain et pas uniquement dans les bibliothèques.

L'enfance du père Lagrange s'est déroulée sur le terreau de la foi et de la prière. La célébration des sacrements du baptême, de la première communion et de la confession ont purifié et affermi l'âme de celui qui deviendra maître en exégèse et en vie morale et spirituelle. Au moment de son adolescence, il s'ouvrit aux pauvres par sa participation à la Conférence Saint-Vincent-de-Paul, véritable pédagogie qui fait sortir les jeunes du souci narcissique d'eux-mêmes afin de servir les ignorants et les malades. En relisant son parcours de vie, le père Lagrange attribuait un grand rôle à cette démarche qui lui permit de franchir des étapes dans la structuration de sa personnalité selon l'Évangile.

Ces exemples nous renvoient à la nécessité de l'évangélisation dans la famille dont chacun des membres a une mission spécifique à réaliser. Les parents sont les premiers responsables de l'éducation de leurs enfants, aidés par leurs proches : oncles, tantes, parrains et marraines, éducateurs et professeurs...

Le moment du grand choix

Saint Thomas d'Aquin traite dans ses écrits de l'âge où le jeune doit décider du sens qu'il donne à sa vie. Le philosophe Jean Guitton, membre de l'Académie française, laïc invité au concile Vatican II, ancien élève du père Lagrange à Jérusalem, plaidait pour la cause de béatification du fondateur de l'École biblique car son œuvre et sa spiritualité répondaient aux besoins de l'homme contemporain pour qui la Bible risque d'être considérée comme un livre sans portée surnaturelle. Face aux critiques des sciences humaines, l'Église se doit d'apporter des réponses scientifiques aux questions scientifiques, ce qui a été fait par le père Lagrange qui a combattu le modernisme en utilisant les mêmes armes que lui.

Il est vrai que l'homme doit choisir le sens qu'il donne à son existence. Mais cette réalité du discernement et du choix est particulièrement propre à la jeunesse. Marie-Joseph Lagrange, homme de culture et de foi, scientifique et généreux dans le don de sa vie au service de Dieu, brille comme un phare pour ceux qui cherchent dans les ténèbres une lumière pour guider leurs pas. Il était un passionné de la Parole de Dieu, de littérature et d'art, de la mystique et de la mission à accomplir.

La jeunesse cultivée et universitaire peut y trouver un modèle proche et adapté qui lui permette de relire et d'orienter son action.

Pour une interprétation scientifique de l'histoire

Le philosophe espagnol Ortega y Gasset appelait l'historien « un prophète à l'envers »[6]. Si le prophète interprète l'avenir, l'historien scrute et explique le passé. La tâche de l'historien ne va pas sans des aspects mystérieux voire visionnaires. « L'histoire se fait avec des documents et des monuments », disait le père Lagrange. L'historien examine les manuscrits, les pierres, les épigraphies, les ruines et les monuments à la manière d'un plongeur qui essaie de reconstituer la vie du bateau qui gît sur le sable marin depuis des siècles.

Chaque objet éveille en lui l'imaginaire mais cet imaginaire n'est pas à confondre avec la fantaisie. Ce que l'historien rêve est soumis au filtre de la raison et des critères scientifiques de vérification. L'étude du passé projette une lumière sur la vie présente et il est vrai que rien ne peut être bien saisi sans la perspective historique. La recherche historique comporte une quête du sens de la propre vie de l'historien qui aborde la problématique d'hier avec ses questions, ses doutes et ses convictions.

Le père Lagrange a fait œuvre scientifique dans ses études bibliques et historiques. Il avait constaté que « tout ce qui a l'apparence de l'histoire n'est pas de l'histoire ». Sa méthode historico-critique plaçait les textes et les personnages historiques dans leur contexte en tenant compte des genres littéraires et de la manière de faire de l'histoire dans l'Antiquité qui ne ressemble pas aux méthodes modernes d'analyser les faits et les coutumes des sciences humaines. Ses conférences à Toulouse sur la méthode historique marqueront d'une pierre blanche l'histoire de l'exégèse. Cela dit, son interprétation biblique s'enrichissait de l'apport des Pères de l'Église avec les sens spirituels de l'Écriture comme le propose aujourd'hui le pape Benoît XVI. L'exégèse est au service de la théologie. La Bible reçoit aussi la lumière de la Tradition, c'est-à-dire de la Bible commentée dans la lumière de la foi au cours de l'histoire de l'Église, ainsi que du Magistère guidé par l'Esprit.

En son temps, le père Lagrange a été perçu comme un pionnier audacieux au point que certains lui ont reproché un esprit progressiste et rationaliste. Aujourd'hui il n'est pas rare de le voir cité dans des ouvrages de théologie et d'exégèse comme faisant autorité. Des chrétiens de sensibilité traditionnelle l'invoquent parfois comme un homme de foi et de fidélité au Magistère au grand étonnement de ceux qui connaissent les difficultés qu'il a rencontrées en son temps, en raison de son attachement à « la Vérité en marche ».

La communication par l'écriture

Le philosophe Michel Serres, décrit dans l'un de ses articles la « génération du pouce » qui passe beaucoup de temps à envoyer des messages par le téléphone mobile en utilisant essentiellement les pouces. Il arrive que des jeunes s'écrient : « Ah, j'ai mal aux doigts à force d'écrire sur mon Smartphone ! » Aujourd'hui les jeunes communiquent souvent et beaucoup par des messages plutôt courts et émotifs mais non nécessairement dépourvus de réflexion. Combien de fois j'entends des adultes affirmer que les jeunes contemporains sont plus mûrs qu'eux à leur âge !

Le père Lagrange écrivait beaucoup. L'ensemble de son œuvre compte seize mille pages : livres, articles, lettres, journaux spirituels... Nous avons les lettres qu'il a envoyées mais celles qu'il a reçues ont été en grande partie détruites par le frère Hugues Vincent, o.p., qui disait avoir accompli la volonté de son ami et maître à l'École biblique de Jérusalem. Il écrivait régulièrement et sur des sujets variés.

Le père Lagrange a utilisé les médias de son temps : courrier postal, télégraphe, livres et revues... Il avait appris les langues vivantes et anciennes de manière à commenter la Bible « pour le salut des âmes ». Ses études scientifiques paraissent dans la Revue biblique fondée en 1892 et dans la collection « Études bibliques ». Quand il commençait un projet il entrevoyait déjà les différentes étapes à vivre. À chaque innovation, il prenait soin de coucher par écrit l'esprit, les enjeux, le but sans taire les difficultés de l'entreprise. Des mots clés surgissent alors : nouveauté, liberté dans la recherche, progrès dans la vérité. Saint Thomas d'Aquin, découvert lors de sa formation à Salamanque, demeure la lumière de ses réflexions théologiques : « Dans les choses qui ne sont pas de la nécessité de la foi, il a été permis aux saints, il nous est permis à nous d'opiner de diverses manières[7]. »

Grand voyageur, il a découvert non seulement des pays différents – Espagne, Suisse, Autriche, Israël, Italie, Égypte, Turquie – mais aussi des personnes de cultures et de continents fort divers. Il voyageait en bateau et son port de départ et d'arrivée pour la France était Marseille. C'est au couvent des Dominicains de la rue

Edmond-Rostand de Marseille, à l'époque rue Monteaux, qu'il se rendait lors de ses déplacements dans sa chère patrie.

Pour une théologie de la communication

Homme de communication, le père Lagrange va loin dans ses relations avec les hommes car il approfondit la communication avec Dieu dans la prière. Le cardinal Martini, ancien archevêque de Milan, formé dans ses débuts d'exégète par les écrits du fondateur de l'École biblique de Jérusalem, n'hésitait pas à mettre en valeur « la prière de feu » et la sainteté du père Lagrange[8].

Soucieux de s'adresser au grand public, il rédige L'Évangile de Jésus-Christ en 1928 qu'il dédie au pape Léon XIII, grand apôtre de la prière du Rosaire, résumé de l'Évangile. Dans son avant-propos daté du mois de mai 1928 à Jérusalem, le père Lagrange manifeste son désir de rejoindre « des personnes absorbées par un travail manuel[9] ».

Le chapitre général de l'ordre des Prêcheurs célébré à Rome au mois de septembre 2010 recommande « que dans tous les centres de formation de l'ordre soit incluse l'étude de la théologie de la communication comme préparation à l'exercice du ministère de la Parole[10] ». D'aucuns se demandent ce qu'est la théologie de la communication[11]. De quoi s'agit-il au juste ? Pourquoi est-elle si importante qu'il faille l'enseigner dans tous les studium de l'Ordre ?

La théologie scrute le mystère de Dieu mais comme personne ne l'a jamais vu, c'est à travers la Révélation biblique et la création que l'homme s'élève vers Lui. La création et la Bible représentent les deux livres dans lesquels nous pouvons connaître Dieu. Saint Jean, dans son Prologue, au verset 18, utilise le mot grec qui a donné exégèse en français pour signaler le travail du Fils unique de Dieu : expliquer, présenter, conduire au Père.

La théologie est un discours sur Dieu dans la lumière de la foi. Dans cette science divine, l'homme regarde le monde avec les yeux de Dieu comme l'enseigne saint Thomas d'Aquin dans la Somme théologique : « Dans la doctrine sacrée, on traite tout sous la raison de Dieu, ou du point de vue de Dieu, soit que l'objet d'étude soit Dieu lui-même, soit qu'il ait rapport à Dieu comme à son principe ou comme à sa fin[12] ».

La théologie de la communication aborde la foi en clé de communication. Comment Dieu communique-t-il ? Pourquoi et comment Dieu va-t-il à la rencontre de l'homme ? En quoi la communication humaine dit-elle quelque chose de Dieu ? La communication produite par l'œuvre de Dieu va nous dire le cœur du Créateur invisible, sa propre communication, son dessein et son être. La Première épître de saint Jean dévoile le mystère de Dieu en le définissant comme Amour et l'amour suppose relation et communication : « Dieu est Amour[13] ».

Le père Lagrange a commenté en exégète et en homme de foi les Évangiles où Jésus agit comme le révélateur du Père[14] qui est Amour. Disciple heureux du Docteur Angélique, le père Lagrange utilise tous les moyens scientifiques et culturels à sa portée pour dire à travers ces médiations le mystère de Celui qui est Esprit. Sensible et attaché à la beauté, il ne cherche pas l'émotion dans des propos pieux mais la vérité. En cela il suit la méthode des rédacteurs des évangiles. Si chacune de ses pages commence par un Ave Maria ses phrases visent la justesse et l'objectivité : « La divine impassibilité des évangélistes n'est-elle pas l'expression la plus émouvante de l'étonnement de l'âme en présence du mystère de la Rédemption ? L'amour vient après, dans la méditation des textes sacrés, lumière, force, vie. C'est à eux qu'il faudra toujours revenir[15] ».

Aujourd'hui les professionnels de communication visent souvent l'émotion. La musique et l'image sont susceptibles de déclencher des battements de cœur et des larmes. Le spectateur est alors « pris », il peut devenir « consommateur docile ». Outre son ascendance lyonnaise par sa mère, qui le rendait réservé, le père

Lagrange cherchait à communiquer « la vérité qui rend libre »[16] et cette vérité divine est enseignée à l'homme par l'Esprit Saint lui-même : « L'Esprit de vérité vous introduira dans la vérité tout entière[17] ».

La théologie de la communication met en parallèle l'approche théologique et les sciences humaines d'où il ressort un nouveau regard sur la Trinité, la christologie, l'ecclésiologie et la Nouvelle Évangélisation. Les cardinaux Georges Cottier, théologien du bienheureux pape Jean-Paul II, et John Patrick Foley, en présentant la thèse doctorale de Christine A. Mugridge et Marie Gannon[18], ont mis en lumière de manière officielle l'harmonie entre la sagesse divine révélée dans la Bible et les sciences humaines de la communication.

La communication peut être définie comme « une mise en commun ». Dans la Trinité, l'Esprit Saint est la mise en commun du Père et du Fils. Pour la foi chrétienne, la communication des trois Personnes divines dans la Trinité est la source, le modèle et la fin de la communication humaine. Dieu est relation sans domination. Le Père ne pense jamais à lui-même et toute sa vie passe dans le Fils. Le Fils reçoit tout du Père et dans l'action de grâce se donne entièrement à Lui en accomplissant sa volonté. L'Esprit Saint est la communication, le partage, le va-et-vient, la mise en commun, le don, l'amour et la communion du Père et du Fils. Saint Bernard de Clairvaux l'appelle « le baiser du Père et du Fils ». C'est l'Esprit Saint qui réalise l'unité dans l'Amour. C'est pourquoi il est invoqué dans les prières liturgiques après le Père et le Fils. La préposition « dans » utilisée dans les prières montre son rôle d'union et de communion. L'ordre de la prière dévoile les différentes missions des Personnes divines. Le Père est cité en premier car tout trouve en lui son origine. Le Fils vient ensuite car Il est le médiateur tandis que le Saint-Esprit est l'amour qui fait culminer les relations trinitaires dans la plénitude.

La communication de Jésus de Nazareth manifeste cette communication sans domination qu'il est venu révéler et proposer à l'humanité.

Le mystère de l'Incarnation représente la volonté du Fils de Dieu de partager la condition humaine pour que l'humanité partage la gloire divine. L'Église est un mystère de communication et de communion exprimé par l'image de la vigne dans l'Évangile selon saint Jean au chapitre quinzisième et par l'exemple du corps humain appliqué au Corps du Christ, dont les chrétiens sont les membres recevant la vie de leur tête, le Christ.

Le père Lagrange a partagé sa foi et ses connaissances toute sa vie au service de l'Évangile. À la suite de saint Thomas d'Aquin, il a transmis aux autres le fruit de sa divine contemplation. Religieux dominicain, il aimait la vie communautaire. Homme complet, comme aimait à en témoigner son disciple le frère Roland de Vaux, il établit l'École pratiques d'études bibliques au couvent dominicain Saint-Étienne de Jérusalem. Pour lui, l'exégète non seulement étudiait la Bible dans les bibliothèques et sur le terrain en Israël, mais il l'accueillait dans son cœur dans la prière et la lectio divina de manière à la communiquer dans la prédication. Il fallait surtout que cette Parole soit mise en pratique dans la charité fraternelle comme le dit l'apôtre saint Jacques : « Mettez la Parole en pratique[19]. » La Traduction Œcuménique de la Bible (T.O.B.) traduit : « Soyez les réalisateurs de la Parole. » Ici le mot grec utilisé par saint Jacques peut nous surprendre : poiétai. Il s'agit de devenir « les poètes du Verbe ». Le verbe grec poiesis se traduit en français par faire. Il est beau de relier l'action à la poésie. La poésie représente une création. Les saints embellissent le monde en le transformant par l'énergie de l'amour. Dans son Journal spirituel, le père Lagrange revient souvent sur le cœur du christianisme : la charité. En choisissant et rassemblant des mots, le père Lagrange « poétisait » la vie. Le prophète Isaïe compare la fécondité de la prédication à la puissance vivifiante de la pluie par qui la terre porte du fruit. Le père Lagrange réalisait la Parole dans l'étude et l'enseignement, actes de charité, la charité de la vérité. La Vérité étant le don par excellence. Si de nombreux saints ont servi l'humanité par des aumônes et des soins médicaux, les prêcheurs accomplissent le service de la Vérité par l'annonce de la Parole de Dieu. Pour saint Thomas d'Aquin, le but de la vie religieuse n'est rien d'autre que la charité. « Enseigner, c'est aimer », écrivait le philosophe espagnol Joaquim Xirau (1895-1946), pour qui la

transmission du savoir passe par la bonté. Enseigner l'Évangile, c'est aimer l'autre en lui donnant Dieu. L'évangélisation engendre en ce sens une nouvelle création avec des mentalités et des relations nouvelles.

Homme de communication et de communion, le père Lagrange entretenait des relations de proximité avec les membres de sa famille malgré la distance géographique. L'étymologie latine de communion ne vient pas de cum- unio mais de cum-munis dont le sens est « le partage des charges ». Le père Lagrange a assumé la charge priorale à Jérusalem ainsi que la direction de l'École biblique et de la Revue biblique sans oublier l'enseignement. Les philosophes pythagoriciens transmettaient le proverbe : « Entre amis tout est commun ». Homme de grandes et fidèles amitiés, comme le montre sa correspondance, le père Lagrange manifestait son affection et son idéal chrétien dans ses relations amicales avec ses anciens camarades du séminaire et avec les professeurs de l'École biblique, ainsi qu'avec les laïcs et les religieux qui lui rendaient visite à Jérusalem. La messe quotidienne lui apportait la communion avec le Christ et avec l'Église du Ciel et de la Terre dans le mystère de la communion des saints. Cette passion pour l'unité éveillait en son cœur de grandes souffrances lors des incompréhensions, comme celles de l'année 1912, année terrible pour le père Lagrange. Victime du soupçon sans précision ni fondement, il dut quitter la Ville sainte. Son exil en France ne dura que quelques mois. En juin 1913, il fut invité à rejoindre son couvent et son École biblique. Parti sans explications concrètes en septembre 1912, il retrouva son poste sans arguments nouveaux en juillet 1913. Des dénonciations calomnieuses étaient à l'origine de cette méfiance[20]. Grâce à Dieu, ce genre de méthodes est devenu rare dans l'Église.

Façonné par « Dieu est communication et communion », il s'est évertué à développer la communion[21] des hommes avec le Christ et entre eux. Le père Lagrange n'a pas enseigné la théologie de la communication de manière explicite, mais son souci de communiquer l'Évangile pour le salut des âmes correspond aux enjeux de la prédication aujourd'hui, tels que l'exhortation apostolique post-synodale *Verbum Domini*[22] les a présentés en soulignant l'importance de la Terre sainte, « cinquième évangile », l'interprétation de la Bible et l'annonce de la Parole du Seigneur dans la société contemporaine. Les écrits du fondateur de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem situent Jésus avec toute la richesse divine et humaine de sa personnalité dans le contexte culturel de son pays, tandis que ses commentaires bibliques sont porteurs du trésor des homélies et des traités théologiques des Pères de l'Église. Il est habituel chez le père Lagrange de clore l'étude serrée d'un texte biblique par une pensée spirituelle tirée de l'expérience mystique de l'Église. Chez lui l'approche historico-critique va de pair avec la lecture spirituelle et symbolique de la Tradition de l'Église.

La dimension sacramentelle de la Parole de Dieu

Dès le premier numéro de la Revue biblique en 1892, le père Lagrange met en relief la dimension sacrée de la Bible : « J'oserai dire que l'Écriture sainte est, comme les sacrements, une chose sainte[23] » ; « L'Écriture sainte, comme substance divine, comme manne de l'intelligence, dans son dogme et dans sa morale, dans ses conseils pratiques par les religieux, et par conséquent connus dans leur saveur intime, est vraiment pour l'Église catholique, après l'Eucharistie, le Verbe de Dieu qui nourrit[24] ».

C'est dans la célébration liturgique, haut lieu de la pédagogie de l'Église, que le père Lagrange ressentait en lui-même la grâce de la Parole : « J'aime entendre l'Évangile chanté par le diacre à l'ambon, au milieu des nuages de l'encens : les paroles pénètrent alors mon âme plus profondément que lorsque je les retrouve dans une discussion de revue[25]. »

Défendre la dimension surnaturelle de la Bible et son inspiration par le Saint-Esprit a été la fin du labeur et des sacrifices du père Lagrange : « La Bible est un livre inspiré. Quelque part qu'on fasse à la collaboration de l'homme, c'est un livre dont Dieu est l'auteur et dont l'interprétation authentique n'appartient qu'à l'Église. Dès les premiers siècles, on la considéra comme un dépôt sacré ; durant la persécution de Dioclétien, des chrétiens moururent pour ne pas la livrer aux infidèles : c'eût été selon leur forte expression

empruntée au Livre saint lui-même, jeter les perles aux pourceaux. Peinte en or et en argent sur fond de pourpre, elle composait le plus riche trésor des bibliothèques monastiques. Saint Dominique, en la méditant, mouillait de ses larmes les pages divines[26]. »

La joie comme pédagogie

À Jérusalem, le père Lagrange soutenait l'apostolat des Frères des écoles chrétiennes, fondées par saint Jean Baptiste de la Salle, qui éduquaient des milliers d'enfants en Terre sainte. Il leur conseillait la joie comme pédagogie évangélique[27].

Aujourd'hui encore la joie témoigne de la foi dans la Bonne Nouvelle. Il y a la joie immense de certains rassemblements comme les JMJ. Cette joie trouve ses racines dans la Croix du Christ. Il ne s'agit pas d'un bien-être éphémère mais d'un fruit de la présence de l'Esprit Saint tel que saint Paul le décrit dans son Épître aux Galates (5, 22).

Les papes Paul VI et Jean-Paul II citent le père Lagrange

Le 14 mars 1974, lors de la réception des membres de la Commission biblique pontificale, le pape Paul VI avait mis en valeur l'apport du père Lagrange à l'étude critique de la Bible[28]. Voici ce long texte qui me paraît important pour préparer le colloque :

Cette connexion essentielle entre la Bible et l'Église ou, si vous préférez, cette lecture de la Sainte Écriture in medio Ecclesiae, confère aux exégètes de l'Écriture sainte, et tout particulièrement à vous, membres qualifiés de la Commission biblique pontificale, une fonction importante au service de la parole de Dieu. Aussi nous sentons-nous encouragés à regarder avec sympathie, bien plus, à soutenir et à donner vigueur à ce caractère ecclésial de l'exégèse contemporaine. Votre travail ne consiste donc pas simplement à expliquer des textes anciens, à rapporter des faits de manière critique ou à remonter à la forme primitive et originelle d'un texte ou d'une page sacrée. C'est le devoir primordial de l'exégète de présenter au peuple de Dieu le message de la Révélation, d'exposer la signification de la parole de Dieu en elle-même et par rapport à l'homme contemporain, de donner accès à la Parole, au-delà de l'enveloppe des signes sémantiques et des synthèses culturelles, parfois éloignés de la culture et des problèmes de notre temps. Quelle grande mission vous incombe vis-à-vis de l'Église comme de toute l'humanité ! Quelle contribution à l'évangélisation du monde contemporain !

Pour illustrer cette responsabilité et pour vous défendre des fausses pistes dans lesquelles l'exégèse risque souvent de se fourvoyer, nous allons emprunter les paroles d'un grand maître de l'exégèse, d'un homme dans lequel ont brillé de façon exceptionnelle la sagacité critique, la foi et l'attachement à l'Église : nous voulons dire le P. Lagrange. En 1918, après avoir tracé le bilan négatif des diverses écoles de l'exégèse libérale, il dénonçait les racines de leur échec et de leur faillite dans ces causes : opportunisme doctrinal, caractère unilatéral de la recherche et étroitesse rationaliste de la méthode. « Dès la fin du XVIIIe siècle, écrivait-il, le christianisme se mettait à la remorque de la raison ; il fallut plier les textes à la mode du jour. Cet opportunisme inspira les commentaires des rationalistes. » Et il continue : « Tout ce que nous demandons de cette exégèse indépendante, c'est qu'elle soit purement scientifique. Elle ne le sera tout à fait qu'en se corrigeant d'un autre défaut commun à toutes les écoles que nous avons énumérées. Toutes ont été einseitig, ne regardant que d'un seul côté » (M. J. Lagrange, *Le Sens du christianisme d'après l'exégèse allemande*, Paris, Gabalda, 1918, pp. 323, 324, 328). Le P. Lagrange mettait en cause un autre caractère des critiques : le dessein arrêté de ne pas accepter le surnaturel.

Ces remarques conservent, aujourd'hui encore, un caractère d'urgence et d'actualité. On peut y ajouter aussi, pour les expliciter, une invitation à ne pas exagérer ni à transgresser les possibilités de la méthode exégétique adoptée, à ne pas en faire une méthode absolue comme si elle permettait, et elle seulement,

d'accéder à la Révélation divine. Il faut se garder également d'une remise en question systématique visant à affranchir toute expression de la foi d'un solide fondement de certitude.

Ces chemins aberrants seront évités si l'on suit la règle d'or de l'herméneutique théologique énoncée par le concile Vatican II : celui-ci demande d'interpréter les textes bibliques « en prêtant attention au contenu et à l'unité de l'Écriture tout entière, compte tenu de la Tradition vivante de toute l'Église et de l'analogie de la foi » (Dei Verbum, n° 12). « On ne saurait retrouver le sens du christianisme – c'est encore le P. Lagrange qui parle – par un groupement de textes si l'on ne pénètre pas jusqu'à la raison d'être du tout. C'est un organisme dont le principe vital est unique. Or il est découvert depuis longtemps, et c'est l'incarnation de Jésus-Christ, le salut assuré aux hommes par la grâce de la rédemption. En cherchant ailleurs, on s'exposerait à faire fausse route » (Op. cit., p. 325). Exprimer le message signifie donc avant tout recueillir toutes les significations d'un texte et les faire converger vers l'unité du mystère, qui est unique, transcendant, inépuisable, et que nous pouvons par conséquent aborder sous de multiples aspects. À cette fin, la collaboration de beaucoup de personnes sera nécessaire pour analyser le processus d'insertion de la parole de Dieu dans l'histoire – ce que saint Jean Chrysostome a désigné sous le terme de *sunkatabasis* ou *condescensio* (Hom. 17,1, in Gn 3,8 ; PG ,53, 134), – selon la variété des langages et des cultures humaines : cela permettra de saisir en chaque page le sens universel et immuable du message, et de le proposer à l'Église, pour une intelligence véritable de la foi dans le contexte moderne et une application salutaire aux graves problèmes qui tourmentent les esprits réfléchis à l'heure actuelle. Il vous revient, à vous exégètes, d'actualiser, selon le sens de l'Église vivante, la Sainte Écriture, pour qu'elle ne demeure pas seulement un monument du passé mais qu'elle se transforme en source de lumière, de vie et d'action. C'est seulement de la sorte que les fruits de l'exégèse pourront servir à la fonction kérygmatique de l'Église, à son dialogue, s'offrir à la réflexion de la théologie systématique et à l'enseignement moral, et devenir utilisables pour la pastorale dans le monde moderne.

Le bienheureux pape Jean-Paul II s'émerveillait devant un aréopage de scientifiques du discernement du père Lagrange dans les moments troubles de l'histoire :

« Certains, dans le souci de défendre la foi, ont pensé qu'il fallait rejeter des conclusions historiques, sérieusement établies. Ce fut là une décision précipitée et malheureuse. L'œuvre d'un pionnier comme le père Lagrange aura été de savoir opérer les discernements nécessaires sur la base de critères sûrs[29]. »

La prière mariale du père Lagrange[30]

La foi de l'Église est la foi de la Vierge Marie. Imprégné dès son enfance de la dévotion à la Vierge Immaculée si chère aux Lyonnais, le père Lagrange a vécu en communion quotidienne avec la Mère de Jésus qu'il priait dans le Rosaire.

En bon dominicain, cette relation filiale envers la Vierge Marie se traduisait en fruits apostoliques. L'École biblique ainsi que plusieurs ouvrages exégétiques ont été mis sous le patronage de la Mère de Dieu. Il aimait choisir les fêtes de la Vierge pour signer ses études bibliques.

Disciple et missionnaire de son Fils[31], la Vierge Marie joue un rôle important dans la foi des chrétiens et dans la Nouvelle Évangélisation.

Dans son Journal spirituel, il reprend la belle et audacieuse image employée par saint Louis-Marie Grignion de Montfort à la suite de saint Augustin pour décrire l'action de la Vierge Marie sur les âmes : « Marie, le moule de Dieu ». Dans son élan apostolique, le père Lagrange invite à entrer dans « ce moule où les âmes deviennent semblables à Jésus[32] ».

Reprenant une image audacieuse de saint Louis-Marie Grignion de Montfort employée à la suite de saint Augustin, le père Lagrange voit en Marie « le moule de Dieu » dans lequel le chercheur de Dieu est façonné à l'image du Fils unique de Dieu qui a pris chair dans le sein de la Vierge. Aussi invite-t-il les hommes à y entrer pour « devenir semblables à Jésus[33] ».

L'année de la foi sous le patronage du père Lagrange

Dans son Journal spirituel inédit, le père Lagrange confie les grands événements de sa vie spirituelle à l'intercession de tel ou tel saint : le saint du mois, le saint de la retraite spirituelle... Il me semble que l'Année de la foi, en lien avec la Nouvelle Évangélisation et le 50e anniversaire du concile Vatican II qui va du 11 octobre 2012 au 24 novembre 2013, pourrait le choisir comme patron et modèle de recherche de l'intelligence de la foi. Sa fidèle intercession apportera des grâces. Nombreux sont ceux qui témoignent déjà de l'action bienfaisante de ce serviteur de Dieu à travers ses écrits, son exemple d'obéissance dans les épreuves et sa prière à la Vierge Immaculée.

Fr. Manuel Rivero o.p.

Vice-postulateur de la Cause de béatification du père Lagrange

Site Internet : www.mj-lagrange.org

Courriel : pere.lagrange@dominicain.net

Adresse de l'Association des amis du père Lagrange :

Dominicains. 9 rue Saint-François-de-Paule. 06357 Nice Cedex 4.

Notes (↵ returns to text)

Voir : Synode des évêques, XIIIe Assemblée ordinaire, La Nouvelle Évangélisation pour la transmission de la foi chrétienne, Instrumentum laboris, Cité du Vatican 2012. En rigueur de termes, la foi est une grâce divine dont les hommes peuvent témoigner par l'exemple et la parole. L'expression « transmission de la foi » appelle cette précision. Voir aussi le dossier « Les chemins de la Nouvelle Évangélisation », Documentation catholique, N° 2490, Tome CIX, 94e année, 20 mai 2012. Documents épiscopat n°11/2011 : Au défi de la nouvelle évangélisation, par Mgr Dominique Rey. Documents épiscopat n°12/2011 : La nouvelle évangélisation selon les lineamenta du prochain Synode des évêques (Rome, 2012), par le père Jean-Louis Souletie.↵

Rivero, Manuel, Prier 15 jours avec le père Lagrange, fondateur de l'École biblique de Jérusalem, Paris, Éditions Nouvelle Cité, 2008.↵

J.M. Cabodevilla, Palabras son amores. Límites y horizontes del diálogo humano, Madrid, BAC, 1980, p. 251.↵

Jean-Paul II, Discours à la XIXe Assemblée du CELAM (Port-au-Prince, 09.03.1983), 3 : AAS 75 I (1983) 778.↵

Discours pour l'inauguration de l'École biblique de Jérusalem, le 15 novembre 1890. Le père Lagrange au service de la Bible. Souvenirs personnels, Paris, Cerf, 1967, p. 104.↵

Voir à ce propos : Los Dominicos y el Nuevo Mundo siglos XIX-XX. Actas del V° Congreso Internacional Querétaro, Qro. (México) 4-8 septiembre 1995, José Barrado Barquilla, OP., Santiago

Rodriguez, OP., (Coordinadores), Salamanca, Editorial San Esteban, 1997, Discours inaugural prononcé par le Dr. D. Enrique García Burgos, Gouverneur de l'État de Querétaro, le 4 de septembre 1995, PP. 21-22.↵

Saint Thomas d'Aquin, Sentenc. Lib. II, dist. 2a, quaest. 1a, art. III. Cité dans l'Avant-propos du premier numéro de la Revue biblique, 1892, Paris, P. Lethielleux, libraire-éditeur, P. 11-12.↵

Lettre du cardinal Carlo Maria Martini au frère Manuel Rivero en faveur de la béatification du père Lagrange, Jérusalem, 22 juillet 2007.↵

Lagrange, (Marie-Joseph), L'Évangile de Jésus-Christ, avec la synopse évangélique traduite par le frère Lavergne O.P., Paris, Librairie Lecoffre. J. Gabalda et Cie, éditeurs. 1954, p. XIII.↵

Actes du Chapitre général électif de l'Ordre des prêcheurs, célébré à Rome du 1er au 21 septembre 2010, sous la présidence du frère Bruno Cadoré, docteur en sacrée théologie et maître de tout l'Ordre des prêcheurs. N°134.↵

Voici quelques références bibliographiques sur la théologie de la communication. Felicísimo Martínez Díez a bien posé la problématique dans son livre « Teología de la comunicación », Madrid. BAC. 1994 ; Christine A. Mugridge et Marie Gannon, John Paul II development of theology of communication, Foreword by Cardinal John Patrick Foley, Libreria editrice vaticana, 2008 ; Gian Franco Poli-Marco Cardinali, La comunicazione in prospettiva teologica. Riflessione sugli aspetti comunicativi della fede, Leumann (Torino), Editrice Elle Di Ci. 1998 ; Claudio Giuliadori – Giuseppe Lorizio (edd), Teologia e comunicazione, con prefazione del card. Camillo Ruini, Milano, Edizioni San Paolo, 2001.↵

Saint Thomas d'Aquin, Somme théologique, Ia, q.1, a.7. Paris, Éditions du Cerf, 1984, P. 159. Dans le même article, le Docteur Angélique répond à l'objection sur l'impossibilité de connaître Dieu : « Il est vrai, nous ne pouvons pas savoir de Dieu ce qu'il est ; toutefois, dans notre doctrine, nous utilisons, au lieu d'une définition, pour traiter de ce qui se rapporte à Dieu, les effets que celui-ci produit dans l'ordre de la nature ou de la grâce. Comme on démontre en certaines sciences philosophiques des vérités relatives à une cause au moyen de son effet, en prenant l'effet au lieu de la définition de cette cause » (p. 159-160).↵

Première épître de saint Jean 4, 8.↵

Saint Irénée de Lyon : « Dès le commencement, le Fils est le révélateur du Père, puisqu'il est dès le commencement avec le Père ; les visions prophétiques, la diversité des grâces, ses propres ministères, la manifestation de la gloire du Père, tout cela, à la façon d'une mélodie harmonieusement composée, il l'a déroulé devant les hommes, en temps opportun, pour leur profit » (Contre les hérésies, IV, 20, 7, traduction A. Rousseau, Paris, Éditions du Cerf, 1984, p. 473-474).↵

Lagrange, (Marie-Joseph), L'Évangile de Jésus-Christ, avec la synopse évangélique traduite par le frère Lavergne O.P., Paris, Librairie Lecoffre. J. Gabalda et Cie, éditeurs, 1954, p. XIV.↵

Évangile selon saint Jean 8, 32.↵

Évangile selon saint Jean 16, 13.↵

Christine A. Mugridge et Marie Gannon, John Paul II development of theology of communication, Foreword by Cardinal John Patrick Foley, Libreria editrice vaticana, 2008.↵

Épître de saint Jacques 1, 22. Traduction de la Bible de Jérusalem.↵

Cf. Bernard Montagnes, « Lagrange dénoncé à Pie X en 1911 », in Archivum fratrum praedicatorum, vol. LXXVI, Istituto Storico Domenicano, Roma, 2006, pp. 217-239.↵

Sur l'histoire du mot communion, le frère L.-M. Dewailly a écrit un article documenté « Communio-Communicatio », dans la RSPT (Revue des sciences philosophiques et théologiques). Tome IV, Paris, J. Vrin. 1970, PP. 46-63.☞

Benoît XVI, Exhortation apostolique post-synodale Verbum Domini, Paris, Éditions du Cerf, 2010.☞

RB, 1892, p. 2.☞

RB, 1892, p. 8.☞

RB, 1892, p. 2.☞

RB, 1892, p.1-2.☞

Éloge funèbre du frère Évagre prononcé par le père Lagrange le 4 mars 1914 en l'église du patriarcat latin à Jérusalem, en présence du patriarche latin PH. Camassei et du consul général de France G. Gueyraud : « C'est de sa mère qu'il (frère Évagre) tint cette recette, qu'il recommandait volontiers, de prendre chaque matin une petite tasse de bonne humeur. Cette mère, si courageuse dans sa tendresse, ne se doutait sans doute pas qu'elle donnait une forme agréable à la célèbre maxime de saint Antoine contre les tentations. Le premier remède est la gaieté, le second, la gaieté, et le troisième ? La gaieté. » (Marie-Joseph Lagrange, O.P., L'Écriture en Église. Choix de portraits et d'exégèse spirituelle (1890-1937), Présentation par Maurice Gilbert, s.j., Lectio divina 142, Paris, Éditions du Cerf, 1990, p. 54).☞

Documentation catholique, 71 (1974), p. 326.☞

Jean-Paul II, Discours aux membres de l'Académie pontificale des sciences le 31 octobre 1992.☞

Voir M. Rivero, Le père Lagrange et la Vierge Marie. Méditation des mystères du Rosaire, Paris, Éditions du Cerf, septembre 2012.☞

Voir la Ve Conférence générale de l'épiscopat latino-américain et des Caraïbes, Aparecida, 13-31 mai 2007, « Disciples et missionnaires de Jésus-Christ pour que nos peuples aient la vie en lui », Paris, Éditions du Cerf, 2008, p. 153-156.☞

M.-J. Lagrange, Journal spirituel (inédit), Deuxième cahier, 24 août 1910. « La pensée hardie du bienheureux Grignon de Montfort : Marie est le moule où les âmes deviennent semblables à Jésus. Entrez dans ce moule ! ». Voici la pensée de saint Grignon de Montfort dans son "Traité sur la vraie dévotion" : N° 219 : « Remarquez, s'il vous plaît, que je dis que les saints sont moulés en Marie. Il y a une grande différence entre faire une figure en relief, à coups de marteau et de ciseau, et faire une figure en la jetant en moule : les sculpteurs et statuaires travaillent beaucoup à faire des figures dans la première manière, et il leur faut beaucoup de temps. Mais à les faire dans la seconde manière, ils travaillent peu et les font en fort peu de temps. Saint Augustin appelle la Sainte Vierge "forma Dei : le moule de Dieu" ».

Celui qui est jeté dans ce moule divin est bientôt formé et moulé en Jésus-Christ, et Jésus-Christ en lui. À peu de frais et en peu de temps il deviendra dieu, puisqu'il est jeté dans le même moule qui a formé un Dieu.
»

N°220 : Il me semble que je puis fort bien comparer ces directeurs et personnes dévotes qui veulent former Jésus-Christ en soi ou dans les autres par d'autres pratiques que celle-ci, à des sculpteurs qui, mettant leur confiance dans leur savoir-faire, leurs industries et leur art, donnent une infinité de coups de marteau et de ciseau à une pierre dure, ou une pièce de bois mal polie, pour en faire l'image de Jésus-Christ.

Et quelquefois ils ne réussissent pas à exprimer Jésus-Christ au naturel, soit faute de connaissance et d'expérience de la personne de Jésus-Christ, soit à cause de quelque coup mal donné qui a gâté l'ouvrage.

Mais pour ceux qui embrassent ce secret de la grâce que je leur présente, je les compare avec raison à ces fondeurs et mouleurs qui, ayant trouvé le beau moule de Marie, où Jésus-Christ a été naturellement et divinement formé, sans se fier à leur propre industrie mais uniquement à la beauté du moule, se jettent et se perdent en Marie pour devenir le portrait au naturel de Jésus-Christ.

N° 221 : Ô la belle et véritable comparaison ! Mais qui la comprendra ? Je désire que ce soit vous, mon cher frère, mais souvenez-vous qu'on ne jette en moule que ce qui est fondu et liquide : c'est-à-dire qu'il faut détruire et fondre en vous le vieil Adam, pour devenir le nouveau en Marie. »^d

M.-J. LAGRANGE, Journal spirituel (inédit), Deuxième cahier, 24 août 1910. « La pensée hardie du bienheureux Grignon de Montfort : Marie est le moule où les âmes deviennent semblables à Jésus. Entrez dans ce moule ! ». Voici la pensée de saint Grignon de Montfort dans son « Traité sur la vraie dévotion » au N° 219 : « Remarquez, s'il vous plaît, que je dis que les saints sont moulés en Marie. Il y a une grande différence entre faire une figure en relief, à coups de marteau et de ciseau, et faire une figure en la jetant en moule : les sculpteurs et statuaires travaillent beaucoup à faire des figures dans la première manière, et il leur faut beaucoup de temps. Mais à les faire dans la seconde manière, ils travaillent peu et les font en fort peu de temps. Saint Augustin appelle la Sainte Vierge “ forma Dei : le moule de Dieu ”.

Celui qui est jeté dans ce moule divin est bientôt formé et moulé en Jésus-Christ, et Jésus-Christ en lui. À peu de frais et en peu de temps il deviendra dieu, puisqu'il est jeté dans le même moule qui a formé un Dieu. »^d

• La « sculpture » de Grégoire de Nysse

Grégoire de Nysse, au IV^os., propose dans son traité sur « les noms des psaumes » la comparaison de la sculpture pour amener son lecteur à laisser la Parole le travailler intérieurement de manière mystérieuse.

Ainsi, il en va comme pour le sculpteur dont le but du travail est de rendre la pierre semblable à un objet existant : l'œuvre n'est pas commencée d'emblée par la fin, mais les règles de l'art imposent à leurs efforts un certain ordre. Il faut d'abord détacher la pierre du bloc attaché à elle, rogner ensuite tout autour les saillies (...), travailler la pierre en creusant ces parties ; et puis, au moyen d'outils plus fins, à la surface plus régulière, racler et lisser les aspérités de la pierre et alors donner à ce qui reste la ressemblance de la forme du modèle, enfin rendre brillante et plus unie la surface de la pierre.

De même, toute notre nature ayant été, pour ainsi dire, pétrifiée par l'inclination vers la matière, la parole qui nous taille à la ressemblance de Dieu suit, pour atteindre la but, un certain chemin et une certaine progression : tout d'abord, elle nous sépare, pour ainsi dire, d'une sorte de bloc de rocher attaché à nous, je veux dire la malice à laquelle nous étions portés par une certaine relation; puis elle rogne tout autour de la matière première le superflu ; après quoi elle commence à façonner l'objet à la ressemblance du but, en faisant disparaître ce qui s'oppose à l'imitation ; et ainsi, par l'enseignement plus fin des idées, en raclant et en polissant notre pensée, elle dessine en nous, au moyen des figures de la vertu, la forme du Christ à l'image de qui nous étions au commencement et nous sommes à nouveau.

• Succès de la pièce sur le fr Claverie op

Lancée en 2011 lors du festival d'Avignon, la pièce "Pierre et Mohamed" continue d'attirer les spectateurs. Elle rend hommage à Pierre Claverie, évêque d'Oran, et à son chauffeur Mohamed, tous deux assassinés à Oran le 1er août 1996. Le texte a été écrit par le fr Adrien Candiard et est mis en scène par le metteur en scène et musicien Francesco Agnello.

La pièce a rencontré un vrai succès à Avignon lors du dernier festival. Mise en scène et en musique par le dominicain Francesco Agnello, Pierre et Mohamed, raconte l'amitié entre Pierre Claverie, évêque d'Oran, et son chauffeur Mohamed, tous deux assassinés le 1er août 1996. Et rend hommage à ces deux hommes que l'âge, l'origine et la religion opposaient. Francesco Agnello, qui accompagne magnifiquement les textes de son hang, un étrange instrument d'origine suisse, nous raconte la genèse de cette aventure.

Comment est née l'idée de cette représentation ?

C'était il y a deux ans, trois frères dominicains étaient au festival d'Avignon. Entre deux spectacles, ils discutent autour d'une bière avec un comédien qui leur dit : « Ce serait intéressant que vous fassiez quelque chose sur des personnes qui portent une parole nouvelle ». Les frères ont trouvé l'idée intéressante, elle a fait son chemin, et ils ont alors pensé à Mgr Claverie. Le frère Adrien Candiard est allé regarder de plus près les écrits de Pierre Claverie et puis il est allé aussi chercher du côté de l'histoire de Mohamed, le chauffeur de l'évêque d'Oran, à partir de son journal intime. Il s'est mis à broder autour. Il y a eu ensuite la rencontre avec le comédien Nâzim Boudjenah qui est pensionnaire à la comédie française et la rencontre avec moi-même.

Cette rencontre a eu lieu au festival d'Avignon ?

Oui. J'y suis chaque année. La chapelle de l'Oratoire et la chapelle Saint-Louis m'ont été confiées il y a quinze ans, l'évêque et des dominicains d'Avignon ayant la volonté que l'Eglise soit plus présente dans le festival. Depuis, je fais tourner un ou deux spectacles pendant toute la durée du festival Off. Je mets en scène des textes comme les Fioretti de François d'Assise, des textes de Catherine de Sienne, l'Evangile de Matthieu... Cette année nous mis en scène des textes de Kalil Gibran et puis avons créé Pierre et Mohamed. J'organise aussi chaque soir des rencontres, à 22h30. J'ouvre les portes de la chapelle de l'Oratoire, l'entrée est libre et je fais un concert de hang. Et un soir, sont venus deux frères dominicains.

C'est donc le hasard qui vous a fait vous rencontrer.

Non, pas tout à fait. Je me souviens de ce soir-là, quand j'ai ouvert les portes de la chapelle, il y avait dehors, un accordéoniste qui jouait dans la rue. Je me suis dit qu'est-ce que je fais : je lui demande d'arrêter ou bien d'aller jouer plus loin?... Et puis je suis allé le chercher et lui ai dit : « Viens, entre, c'est plein ». Il est venu, il a joué quatre ou cinq chansons de Piaf, je l'ai accompagné rythmiquement. Les dominicains ont été bluffés. Ils sont venus me voir après, me disant : « Nous connaissons ton nom, nous savons que tu fais des choses intéressantes. Nous avons quelque chose à te proposer ».

Vous connaissiez les écrits de Mgr Claverie ?

Pas du tout. Je suis donc allé sur Internet. J'ai vu des reportages. Et puis l'une de ses interventions dans un journal d'actualité. Et là, j'ai eu le sentiment d'entendre pour la première fois un homme dont la parole et le vécu sont dans une telle harmonie que cela m'a fait un choc. C'est si rare d'entendre quelqu'un qui parle et dont la parole tout à coup devient totalement incarnée. Voilà à partir de là, je suis entré dans le projet.

Quel a été l'accueil du public d'Avignon ?

Par rapport à mon expérience du festival, j'avais fait une estimation. Compte tenu que se donne là-là-bas 1100 spectacles par jour, je pensais que nous ne dépasserions pas les 35, 40% de remplissage de la chapelle. Et nous avons atteint les 90%.

Comment expliquez-vous le succès ?

A Avignon, il n'y a pas de règle. Mais je pense que tout vient de la force du texte. Tout s'est mis en place par le bouche à oreille. Même chose à la crypte Saint-Sulpice. Nous avons commencé avec cinq spectateurs. Et maintenant, non seulement nous remplissons les soixante places, mais en plus nous refusons du monde. C'est pourquoi, alors que le spectacle devait cesser le 3 mars, nous l'avons prolongé finalement jusqu'à la mi-mai. Et pourtant, quand j'ai fixé l'horaire de 12h30, on m'a traité de fou.

Votre public est-il uniquement catho ?

A la crypte sûrement. C'est sans doute plus large à Avignon. J'essaie à présent d'élargir le cercle, notamment auprès des scolaires. Nous avons aussi donné le spectacle à Oran, invités par les dominicains. Nous avons joué dans la cathédrale, à 5 mètres de la tombe de Pierre Claverie. Il y avait alors beaucoup de musulmans, dont la mère de Mohamed. Et beaucoup de gens, catholiques ou musulmans qui avaient connu Pierre. Un grand moment.

• L'art de la prédication

Pourquoi la prédication est-elle présentée comme une action par opposition à la prière ou à la mystique ? L'acte de prêcher fait souvent l'objet de soupçons : narcissisme de celui qui attire le regard de la foule ou des spectateurs, volonté de puissance et de manipulation des consciences, répétition de formules et de phrases toutes faites... Ces déformations de l'acte de prêcher peuvent arriver et elles adviennent ici ou là. Il convient par conséquent de relever les dangers et les perversions afin de retrouver la force sacrée et la pureté sublime de la prédication.

La prédication peut se définir comme l'action d'annoncer la Parole de manière actualisée, ici et maintenant, comme Jésus l'a fait dans sa synagogue de Nazareth après avoir lu un passage du prophète Isaïe sur la Bonne Nouvelle annoncée aux pauvres : « Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'Écriture » (Évangile selon saint Luc 4, 21).

La Parole révélée il y a plus de deux mille ans par Dieu à Israël devient dans la prédication un événement capital pour celui qui l'entend. La prédication entraîne une rencontre personnelle entre le Seigneur et l'auditeur de la Parole expliquée en fonction du contexte et des mentalités contemporaines.

Si la prédication représente bien une action elle n'est pas pour autant privée de sa dimension contemplative. En proclamant la Parole de Dieu le prédicateur se livre à une action contemplative. Loin de se débarrasser d'un message qu'il doit transmettre - « Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile ! », s'exclamait saint Paul - le prêcheur se donne à Dieu en donnant son homélie. La Parole qu'il prononce travaille non seulement les autres mais lui-même. En appelant à la conversion, le prédicateur est interpellé au plus profond de lui-même. Démarche décapante qui juge et améliore intérieurement le prêtre et le catéchiste. Il n'est pas rare d'entendre un abbé louer les bienfaits de son homélie sur sa propre évolution spirituelle.

Au moment où il cherche à faire connaître le mystère invisible de Jésus ressuscité, l'orateur aspire de tout son être à comprendre ce qu'il enseigne. Il ne peut le faire que dans un acte de foi en Dieu. Au lieu de « posséder

son sujet », il est aspiré par la Parole transmise. Obligé de perdre pied dans la confiance à Celui qui l'a choisi et envoyé, le prédicateur s'abandonne à l'action de l'Esprit. En regardant les visages illuminés ou tristes du public, ses yeux scrutent la présence de Dieu en l'autre. Dieu lui fait signe dans les regards de ses frères. Il constate avec émerveillement que le bonheur de donner s'avère plus grand que le plaisir de recevoir (cf. Actes des apôtres 20,35).

Aider les autres à se rapprocher de Dieu

Comment définir la contemplation ? Contempler, du latin « *contemplari* », évoque le fait de « considérer attentivement » ou « d'être absorbé dans l'observation de quelque chose ». Il s'agit d'une démarche des yeux. Déjà « le Petit Prince » avouait que l'on ne voit bien qu'avec le cœur. Le contemplatif regarde le mystère de Dieu avec son cœur. Cela suppose une purification. L'Église a toujours conseillé aux prédicateurs de prier avant de s'adresser à l'assemblée de manière à préparer son cœur par des actes de foi, de contrition et d'illumination par l'Esprit Saint. Pour aider les autres à se rapprocher de Dieu, le prédicateur doit s'engager le premier dans la démarche de purification : « Heureux les cœurs purs car ils verront Dieu ». Pour voir plus clair, l'homme doit croire en la Parole de Dieu. C'est la Parole de Dieu qui lui donne de voir avec les yeux de Dieu par la foi. C'est la Parole de Dieu qui l'éclaire sur ce qu'il doit faire et lui donne d'ouvrir son âme à l'Esprit Saint.

Saint Dominique, le fondateur de l'Ordre des prêcheurs, ne parlait qu'avec Dieu ou de Dieu. Il me semble possible d'ajouter ce commentaire de ses contemporains : « et en parlant de Dieu il contemplait Dieu ».

Les dictionnaires français relient la contemplation à l'extase. L'extase, mot d'origine grecque, désigne « la sortie de soi ». Saint Thomas d'Aquin, le grand docteur de l'Église, enseigne que l'amour provoque l'extase. L'amoureux vit dans un état d'exaltation et d'admiration pour la personne aimée qui le fait quitter matériellement sa maison pour aller à sa rencontre et qui le pousse aussi à demeurer par la pensée dans le cœur si désiré : « Là où est ton trésor là est ton cœur », déclare Jésus.

Le prédicateur expérimente cette extase. Du point de vue matériel, il quitte son cadre de vie habituel pour offrir la Parole de Dieu. « Contempler et porter aux autres le fruit de la contemplation », c'est ainsi que le Docteur Angélique définissait la vocation dominicaine au XIII^e siècle. Et saint Thomas d'Aquin de compléter cet enseignement en mettant en lumière la charité du prêcheur qui donne et se donne dans la transmission de l'Évangile. En ce sens, il voyait une plus haute perfection dans la vie apostolique que dans l'existence contemplative des moines et des moniales. Puisque la charité conduit à la perfection comme l'écrit saint Paul, le prédicateur atteint le sommet de l'union à Dieu dans la charité vécue dans le labeur catéchétique et homilétique.

Les prêcheurs s'épanouissent dans la prédication. Qu'il est beau de voir des prêtres et des frères prêcheurs heureux au retour de l'apostolat. Il ne s'agit pas d'une satisfaction hédoniste ou narcissique. La joie de transmettre aux autres le fruit de la prière, de l'étude et de l'expérience correspond à la bonté de l'action qui s'achève dans le plaisir à l'image de la fleur qui répand son parfum. La félicité du prêcheur relève de la découverte de la présence agissante de Dieu : « Goûtez et voyez comme le Seigneur est bon » (Psaume 33). À l'exemple de la pluie et de la neige qui descendent sur la terre et qui la rendent féconde, la Parole de Dieu sortie de la bouche de l'apôtre produit toujours son fruit (cf. Isaïe 55).

Se préparer spirituellement à prêcher

Le mot sermon ne va pas sans connotation négative. Il évoque l'ennui ou certains propos moralisateurs voire hypocrites. Saint Paul, l'apôtre des nations païennes, se présentait lui-même comme dépourvu de charme et de sagesse humaine pour mieux faire ressortir la grâce du Salut par la foi en Jésus crucifié et vainqueur de la mort. Néanmoins les prédicateurs sont appelés par Dieu à investir toutes leurs forces au service de la Parole

de Dieu. Les grands docteurs de l'Église n'incitaient pas à la manipulation émotive quand ils exigeaient des commentateurs de l'Écriture beauté et charme. Quand il cherchait la vérité sur Dieu, dès avant sa conversion et son baptême à Milan des mains de saint Ambroise la nuit de Pâques, saint Augustin n'avait pas pu éviter le rejet et le mépris à l'égard d'une version de la Bible bien défectueuse et sans style, la *Vetus latina*. Devenu évêque d'Hippone dans l'actuelle Algérie, il chercha dans ses sermons l'union de la vérité, de la bonté et de la vérité. L'orateur prépare longuement son message. Il se prépare lui-même.

Mon père maître des étudiants, le frère Jean-Gabriel Ranquet, nous exhortait à ne pas accepter d'invitations le samedi soir si nous devions prêcher le dimanche. Personnellement, je reçois souvent des lumières pour mes homélies en priant le chapelet la veille des célébrations. Dans cette prière mariale, le cœur s'apaise et s'unifie, condition *sine qua non* pour délivrer un discours qui illumine et pacifie à son tour.

La prédication conduit à la béatitude des auditeurs. La prédication représente aussi une expérience contemplative de Dieu et de son action dans le cœur des hommes. Aussi le prêcheur connaît-il le mystère de Dieu non seulement dans l'étude biblique et théologique mais aussi dans le fait de prêcher, par une expérience savoureuse de l'action salvifique de l'Esprit de Jésus en lui et dans les autres. Saint François de Sales disait : « Si tu veux apprendre, enseigne. » Cela est vrai pour les sciences et pour la science sacrée, la théologie, dont la prédication est le but et le sommet, car acte d'amour envers Dieu et envers le prochain.

D'après Fr. Manuel Rivero, O.P. Marseille, le 6 juin 2012.

• Un wiki pour le jardin du couvent du Caire

Interview du fr Jean Druel op

Frère Jean, tu as récemment commencé de rédiger un wiki en ligne consacré au jardin du couvent du Caire, peux-tu nous en dire un peu plus ? Et dans un premier temps, peux tu te présenter ?

– Merci pour ton intérêt pour ce wiki. Je m'appelle Jean Druel, je suis de la Province de France, assigné au couvent du Caire depuis 2002. J'y ai d'abord étudié l'arabe, puis la pédagogie de l'arabe, et enfin l'histoire de la grammaire arabe médiévale. Cette formation me permet d'intégrer en septembre l'équipe des chercheurs de l'Idéo, Institut dominicain d'études orientales.

– Un mot sur les bâtiments du couvent du Caire ?

– Le couvent du Caire a été construit dans les années 30, sur une intuition du P. Jaussen, comme le montre Jean-Jacques Pérennès dans la biographie qu'il lui a consacrée (Paris : Cerf, 2012). Jaussen voulait perpétuer la « tradition musulmane de l'Ordre ». Le terrain, qui mesure environ un hectare, était totalement désertique à cette époque, situé dans une zone de cimetières, non loin de la ville fatimide. Les premières plantations ont commencé après la construction.

– Comment est venue cette idée de wiki sur le jardin du couvent ?

– Je ne connaissais rien aux plantes, et je faisais régulièrement des découvertes sur celles qui peuplent le jardin : leur nom, leur famille, leurs vertus médicinales, leur origine géographique, ... En même temps, je faisais régulièrement visiter le jardin, et je devais répondre à des questions dont j'ignorais les réponses. Je me suis dit qu'il faudrait conserver tous ces renseignements quelque part. Lors d'échanges avec des amis nous avons laissé libre cours à notre imagination : une application iPhone qui « reconnaît » les plantes ; un parcours virtuel genre Street View de Google avec des tags sur les plantes ; un marquage des plantes avec un code QR (code-barre à deux dimensions), ... Finalement, mon frère m'a conseillé un wiki, plus traditionnel et

moins compliqué techniquement. Je me suis donc lancé en janvier 2012 avec mes premières fiches de plantes. Le plus gros du travail est aujourd'hui terminé, avec 182 espèces recensées.

– Peux-tu nous donner quelques exemples de plantes rares ?

– La plupart des plantes qui poussent au Caire sont des plantes tropicales. Elles sont donc « rares » dans un grand nombre de pays européens et nord-américains, mais elles sont « communes » ailleurs. Je pense en particulier à tous les grands arbres à fleurs : flamboyants, jacarandas, fromagers, arbres à orchidées, arbres à corail, ... De même, dans de nombreux pays on ne trouve pas une telle collection de cactus et de succulentes plantées en plein air (plus d'une cinquantaine d'espèces au total). Plus que des plantes rares, il y a des plantes qui ont une histoire: l'arbre-mât des Indes rapporté du couvent d'Ibadan au Nigeria par mon prédécesseur, le frère Manuel Maïcas ; les noyers de Malabar, utilisés entre autres en médecine indienne pour ceux qui souffrent de snobisme de caste (!) ; le sapotillier, qui produit des fruits assez insipides dont le frère Jean Richard était le seul à rafoler ; les limettiers, tellement taillés par le frère Claude Gilliot que les jardiniers sont venus en délégation me demander d'intervenir (depuis, les arbres sont très bien repartis et produisent beaucoup). C'est aussi ces histoires que je raconte dans le wiki.

Actualités officielles

• **Fr. Kevin Saunders commencera son deuxième mandat**

Lors du 15eme Chapitre Élective de la Province Dominicaine de la Assomption, les frères ont élu Fr. Kevin Saunders comme leur Prieur Provincial, pour un deuxième mandat. Cette élection a été confirmée par le Maître de l'Ordre et acceptée par Fr. Kevin.

Il est né en 1948 à Melbourne et a vécu à Nathalia Victoria. Après avoir fini ses études secondaires dans le Assumption College, Kilmore, Victoria, il est entré dans l'Ordre des Dominicains. Il y a fait sa profession en 1967. Après avoir fini ses études, entre autres, un Bachelor of Arts avec distinction, il a été ordonné prêtre en 1975.

Après son ordination, Fr. Kevin a été Promoteur des vocations (1977-1988), Prieur de Blackfriars, Prospect, SA et aumônier du College St Albert à l'Université de New England, du College Mannix à l'Université Monash et du College Aquinas à l'Université de Adelaide. Avant son première élection comme Provincial, il a été le Socius de Prieur Provincial, Fr. Thomas Cassidy et Prieur de la Communauté Dominicaine de Laurence en North Adelaide.

La Province Dominicaine de l'Assomption embrasse l'Australie, Nouvelle Zélande, Les Iles Salomon et Papua Nouvelle Guinée.

• **Benoît XVI a nommé Mgr. Augustine Di Noia, OP**

Benoît XVI a nommé Mgr. Augustine Di Noia, OP, Vice Président de la Commission pontificale Ecclesia Dei, en signe de sa sollicitude pastorale envers les fidèles traditionalistes en communion avec le siège apostolique, mais aussi de son vif désir de voir réconciliées les communautés non en communion".

En 2009 cette commission, instituée en 1988 pour les traditionalistes restés fidèles au Pape après le schisme de Mgr.Lefebvre, a été intégrée à la Congrégation que dirige le Cardinal William Joseph Levada. Elle est en charge des questions doctrinales dans le cadre du dialogue engagé avec la Fraternité sacerdotale St.Pie X.

"Mgr.Di Noia est un théologien très attentif à ces questions doctrinales, à la primauté de l'herméneutique de la continuité dans une correcte interprétation du Concile Vatican II, sujet délicat dans le dialogue avec la Fraternité. Les trois dernières années, ce dialogue a été constamment conduit par le Cardinal Levada, assisté du Secrétaire de la Ecclesia Dei, Mgr.Guido Pozzo.

Secrétaire de la Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements, il a aidé le Cardinal Préfet Antonio Cañizares a réorganiser le dicastère et à préparer un nouveau règlement conforme au Motu Proprio Quærit Semper du 20 août dernier.

Son expérience à la Congrégation pour le culte, facilitera Mgr.Di Noia dans la mise au point de certaines dispositions liturgiques du missel de 1962. Le crédit dont il jouit auprès du monde hébraïque aidera par ailleurs à résoudre les malentendus nés de l'avancement de la réconciliation avec les traditionalistes".

Cité du Vatican

• **Nouvel Archiviste et Bibliothécaire de l'Eglise**

Le Pape Benoît XVI a nommé l'Archevêque Jean-Louis Bruguès O.P. comme Archiviste et Bibliothécaire de la Sainte Eglise Romaine.

L'Archevêque Bruguès, est l'ancien Evêque d'Angers. Il est Secrétaire de la Congrégation pour l'Education Catholique qui supervise la formation au Séminaire, Vice-Président de l'Œuvre Pontificale pour les Vocations Ecclésiastiques et membre de la Commission pour la Formation des Candidats au Sacerdoce.

Il est né en 1943 à Bagnères de Bigorre, France. Il a fait sa profession dans l'Ordre Dominicain en 1969 et a été ordonné prêtre en 1975. Il a été nommé Evêque d'Angers, France, en 2000. En 2007, il a été nommé Archevêque et Secrétaire de la Congrégation pour l'Education Catholique (pour les Séminaires et les Instituts d'Etude). Depuis 2009, il est consultant pour la Congrégation de la Doctrine de la Foi et maintenant, il est aussi Archiviste des Archives Secrètes Sacrées de l'Eglise et des documents précieux de la Bibliothèque du Vatican.

• **L'Evêque Vilhelms Lapelis, OP prend sa retraite**

L'Evêque Dominicain Vilhelms Toms-Marija Lapelis du Diocèse de Liepaja en République de Lettonie a présenté sa lettre de démission au Saint Père. Selon les Services d'information du Vatican (SIV), sa démission a été acceptée. Cette dernière était conforme au Code de Droit Canon 401 § 2 qui demande à un Evêque diocésain qui ne peut plus remplir ses obligations professionnelles à cause de problèmes de santé ou autre cause sérieuse, de démissionner de sa charge.

L'Evêque Lapelis est né en 1961 à Daugavpil. Il a rejoint l'Ordre et fait sa profession en 1985. Il a été ordonné prêtre l'année suivante en 1986. Il a été nommé et consacré Evêque assistant de Liepaja en 2000 et a occupé la charge d'Evêque à partir de mai 2001. Il était le Secrétaire Général de la Conférence des Evêques de Lettonie.

La République de Lettonie est un petit pays de la Région Baltique dans le Nord de l'Europe. Elle est entourée par l'Estonie au nord, la Lituanie au sud, la Russie à l'Est et la Biélorussie au sud-est. Riga est la capitale. Le diocèse est situé dans la ville de Liepaja qui se trouve sur la côte ouest. Le diocèse a une population totale d'environ 40,000 catholiques.

Que Dieu bénisse notre frère Evêque ! Nos meilleurs vœux l'accompagnent.

Calendrier du Maître de l'Ordre:

Juillet 28- Août 10: Vacances

12-14: Atelier de formateurs au Pérou

15-20: Visite Canonique en Equateur

23-31: Célébration du centenaire des dominicains au Canada